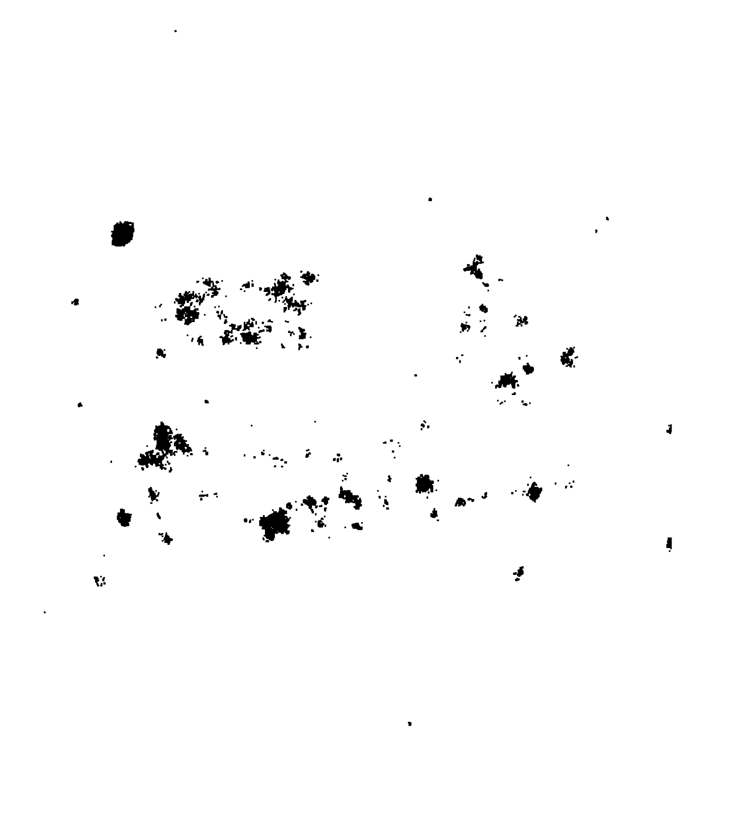



600082342P





THÉODORE,

OU

LES PÉRUVIENS.

ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

69 vol. in-12, avec figures.

Adelaïde de Méran, 4 vol.
Angélique et Jeanneton, 2 vol.
Barons de Felsheim (les) 4 vol.
Cent vingt jours (les) 4 vol. in-12, contenant quatre nouvelles, qui se vendent séparément : Théodore, M. de Kinglin, Métusko, Adèle et d'Abligny.
Citateur (le) 2 vol.
Enfant du Carnaval (l') 3 vol.
Famille Luceval (la) 4 vol.
Folie Espagnole (la) 4 vol.
Garçon sans Souci (le) 2 vol.
Jérôme, 4 vol.
L'Homme à projets, 4 vol.
Mélanges littéraires et critiques, 2 vol.
Mon Oncle Thomas, 4 vol.
Monsieur Botte, 4 vol.
Monsieur de Roberville, 4 vol.
Nous le sommes tous, ou l'Egoïsme, 2 vol.
Officieux (l') 2 vol.
Tableaux de Société, 4 vol. portrait.
Théâtre et Poésies, 6 vol.
Une Macédoine, 4 vol.

THÉODORE,

OU

LES PÉRUVIENS,

PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

NOUVELLE ÉDITION.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N.° 51.

1820.



dichéry, et ruinèrent les négocians français qui faisaient le commerce des grandes Indes; les Anglais détruisirent nos plantations de Saint-Domingue. Du Gay-Trouin, le plus grand homme de mer peut-être dont s'honore la France, n'était encore que simple armateur, mais il avait ce génie ardent et cette soif de la gloire qui décèlent le héros : il entreprit de venger l'honneur du pavillon français.

Ses parens, commerçans de Saint-Malo, équipèrent à frais communs une frégate et deux corvettes : Du Gay-Trouin part, cherchant sur toutes les mers les ennemis et l'honneur.

Laissons cet officier suivre ses grandes destinées, et occupons-nous de celui dont j'ai à tracer les aventures. A bord d'une des corvettes était un jeune malouin, beau comme un ange, sensible et fier comme un chevalier français, brave comme tous ceux de son pays.

La corvette que montait Théodore fut séparée par une brume épaisse, des deux autres bâtimens. Du Gay-Trouin avait déclaré l'intention de se joindre à monsieur de Pointis, qui armait à la Tortue contre les Espagnols, et qui se proposait de surprendre et de piller Carthagène : Monsieur de Forville, le capitaine de Théodore, dirigea donc sa marche vers les Antilles, ne doutant pas que tôt ou tard il ne se réunît à son chef.

Une tempête horrible surprit la corvette à la hauteur du tropique, et la jeta dans l'océan méridional. Pendant une semaine entière, les vents soufflèrent avec la dernière violence; le tonnerre et la pluie ne cessèrent qu'à de courts intervalles; l'obscurité, le danger éminent, le désordre qui en est inséparable, n'avaient pas permis de prendre la hauteur. Quand le ciel fut redevenu serein, les inquiétudes éva-

nouies, les forces réparées, on voulut savoir où on était. On reconnut avec une surprise extraordinaire l'étendue prodigieuse qu'on avait parcourue : on était dans la mer Pacifique, dont les navigateurs ne connaissaient encore que la partie qui baigne les côtes du Pérou; et ces côtes ennemies semblaient l'unique ressource qui restât à un frêle bâtiment que la tempête avait mis hors d'état de tenir la mer.

Il était dur à des français d'aller demander des fers aux espagnols : cette idée révoltait monsieur de Forville; mais le salut de son équipage lui était plus cher que la gloire : il résolut donc de se rendre prisonnier au premier port espagnol.

Théodore ne concevait pas qu'on pût préférer la captivité à la mort : pour la première fois il osa combattre l'avis de son capitaine. On découvrait la petite île de Socoro, voisine de celle

de Chiloë; il proposa d'y aborder, d'y mettre la corvette en carène, si on trouvait une baie commode : il représenta qu'il serait toujours temps de se rendre, et qu'il n'en fallait plus perdre à délibérer. Son enthousiasme, son éloquence, sa figure noble et animée entraînèrent les opinions; et un pilotin de vingt ans eut l'honneur de persuader des officiers et des marins consommés.

On n'était plus qu'à quelques lieues de l'île, lorsqu'on signala une frégate espagnole. Monsieur de Forville n'eût pas balancé à l'attaquer, malgré son infériorité, si son bâtiment eût pu manœuvrer avec quelque facilité. Ne voulant rien prendre sur son compte, il assembla une seconde fois son conseil de guerre, et il fut étonné de la résolution qu'il trouva dans ses officiers; Théodore leur avait inspiré son audace; Ils proposèrent d'attendre la frégate, et de sauter à l'abordage, s'il était pos-

sible de jeter les grappins. Monsieur de Forville était un homme froid, et il sentit la témérité de ce dessein, mais il était brave, et il n'y mit pas d'opposition. Théodore, rayonnant de joie, se tenait sur le pont, la hache d'arme à la main : il attendait avec impatience le moment de se signaler. Terrible, fier et charmant, c'était Mars sous les traits d'Adonis.

Cependant la frégate espagnole s'avançait à pleines voiles : elle avait l'avantage du vent; elle se tint à la demi-portée du canon, et commença l'attaque. Quand monsieur de Forville vit l'impossibilité d'en venir à l'abordage, il jugea sa perte certaine, et il se disposa à mourir en français.

Pendant la tempête, il avait fallu jeter à la mer une partie des canons pour alléger la corvette, et la lenteur des manœuvres rendait faible et incertain le feu des pièces qui restaient.

L'artillerie espagnole foudroyait les français : ils se battirent cependant, et avec opiniâtreté; mais bientôt leur bâtiment, criblé de boulêts, menaça de s'enfoncer. L'intrépide Théodore fut obligé d'amener lui-même le pavillon : il le brûla pour s'épargner la douleur de le rendre.

Dès que les espagnols cessèrent d'avoir des ennemis à combattre, ils ne virent plus que des hommes dans les infortunés que la mer allait engloutir. Ils détachèrent toutes leurs chaloupes, recueillirent les vaincus, et s'efforcèrent, à force de soins et d'humanité, de leur faire oublier leur disgrâce.

Le capitaine espagnol était généreux; mais les lois de la guerre sont précises : il ne dépendait pas de lui de relâcher des français pris les armes à la main. Il les déposa dans le port de Pisco, d'où on les conduisit à Lima, capitale du Pérou.

Le vice-roi se piqua d'imiter les procédés du capitaine espagnol. Les officiers français eurent la ville pour prison. Théodore n'était pas officier encore; mais dès qu'on l'eût vu, on ne s'informa point de ce qu'il était, il réunit les suffrages, et obtint toutes les préférences.

Le séjour de Lima était fait pour séduire un jeune homme qui ne connaissait que Saint-Malo et la mer. Cette ville n'avait point éprouvé encore les tremblemens de terre qui la détruisirent enfin de fond en comble. Ses rues étaient pavées de lames d'argent, les palais et les édifices publics bâtis avec goût; la rivière qui baignait ses murs, était divisée, détournée en canaux, et ses eaux distribuées pour la commodité des habitans, l'embellissement des jardins, la fertilité des campagnes.

Les yeux se fatiguent promptement quand la jouissance qu'ils procurent se

borne à l'admiration; mais ce dont Théodore ne croyait pas se lasser, c'était le spectacle continuel et varié d'une foule de créoles, entre lesquelles il est difficile de faire un choix. Des yeux brillans de vivacité, une peau blanche, un teint délicat et animé, une taille moyenne et bien prise, une chevelure qui servirait de voile à la pudeur, tant elle est noire, et se plaît à croître et à descendre, voilà ce qu'elles doivent à la nature.

Des boucles d'oreilles, des bracelets, des bagues de diamans; un vêtement qui laisse à découvert le sein et les épaules, et qui ne tombe qu'à mi-jambe; de-là jusqu'à la cheville du pied, une dentelle à travers laquelle on distingue les bouts des jarretières, brodés d'or ou d'argent, et garnis de perles : tels sont les moyens que l'art emploie pour les rendre plus séduisantes encore.

L'attrait du plaisir complète l'enchantement. Passionnées pour la musique et la danse, elles excellent dans ces talens aimables. Fières, mais sensibles, elles rougiraient d'accorder la moindre faveur à un homme qu'elles n'aimeraient pas : elles se reprocheraient de refuser quelque chose à leur amant.

Théodore parut au milieu d'elles comme un beau jour à qui sourit la nature. La fierté s'évanouit devant ses grâces; il ne trouva que des cœurs disposés à aimer. Il avait tout perdu avec sa liberté; l'amour le combla de biens. Le nécessaire, le superflu, les objets du luxe le plus recherché, lui parvenaient tous les jours par des mains inconnues qui semblaient l'inviter à les deviner. Empressé, poli, galant, spirituel, il fut heureux autant qu'on peut l'être quand on n'est pas vraiment amoureux : le moment n'était pas arrivé.



Un mois s'écoula dans une ivresse continuelle, et la satiété lui succéda enfin. Les idées de gloire se réveillèrent dans le cœur de Théodore, ou plutôt sa destinée l'entraînait vers l'objet qui devait le fixer à jamais. Son oisiveté, la mollesse de sa vie lui devinrent à charge; il eut honte de lui-même; il conçut le dessein de s'arracher des bras des plaisirs, pour se jeter sans retour dans ceux de la gloire : il osa entreprendre de traverser le continent pour se rendre devant Carthagène, où il espérait joindre monsieur de Pointis et Du Gay-Trouin.

La route était longue et périlleuse; la fatigue, le besoin, les naturels du pays, tout était à redouter. Théodore se garda bien de s'ouvrir à monsieur de Forville et à ses camarades, sur un projet que le succès seul pouvait justifier. Un jeune péruvien qu'il avait engagé à son service, et qu'il aimait

beaucoup, fut le seul confident de sa fuite. Le doux, le fidèle Corambé acheta secrètement deux lamas, pour porter ce que son maître avait de plus précieux, et ce qui était indispensable pour entreprendre un tel voyage. Les deux jeunes gens se dérobèrent de Lima à l'entrée de la nuit; et, la boussole à la main, Théodore se dirigea vers le golfe de Darien.

Ils évitaient soigneusement les lieux habités. Le jour, ils trouvaient aisément de l'eau claire, et des fruits que le sol produit partout sans culture; la nuit, un palmier, un cocotier les garantissaient de la rosée; la mousse ou l'herbe fine reposait leurs membres fatigués, et nourrissait leurs lamas.

Le douzième jour, ils arrivèrent auprès de Quito. Ils avaient fait environ la moitié du chemin sans accident, sans inquiétude, et ils se flattaient d'arriver heureusement et assez tôt

pour partager les périls et l'honneur de l'expédition préparée contre Carthagène : ils ne devaient pas aller plus loin.

Quito, une des principales villes de l'ancien empire du Pérou, est située au pied des Cordilières. Du côté du sud, une plaine immense, riante et fertile, réunit ce qui est utile à la vie et ce qui en fait l'agrément. Il eût été imprudent de s'engager dans cette plaine, dont la culture variée annonçait une nombreuse population : Théodore résolut de s'enfoncer dans les Cordilières.

La marche devint lente et pénible; mais Théodore bravait toutes les difficultés : Corambé souffrait et se taisait, par attachement pour un maître qui l'avait fait son égal : les lamas, forts, patiens et légers, gravissaient les rochers avec adresse, et dans les passages difficiles ils portaient Théodore et Corambé. . . . .

Déjà ils étaient élevés au-dessus de Quito; ils découvraient la ville en entier, et cette vaste plaine qui paraissait dans l'éloignement un seul et magnifique jardin : déjà ils croyaient n'avoir plus de risque à courir; et, suivant la ligne droite qui devait les faire descendre dans la nouvelle Grenade, ils s'entretenaient paisiblement. Au détour d'un énorme rocher, ils sont frappés d'étonnement, et Théodore lui-même éprouve un sentiment qui approche de la frayeur. Une redoute espagnole est à deux cents pas d'eux : la garde les a vus; ils n'en peuvent douter, au mouvement rapide des soldats. Douze ou quinze hommes sortent du fort, et viennent droit de leur côté : ils n'ont qu'un moment pour se déterminer. Théodore donne une poignée de diamans à Corambé, et l'embrasse. « Fuis, lui dit-il, tu connais le pays; » je t'enrichis, sois heureux, et ne

» m'oublie jamais ». Ils abandonnent les lamas, ils fuient aussi promptement que le permet l'inégalité du terrain; bientôt ils sont écartés l'un de l'autre : ils s'arrêtent, ils se regardent, ils se disent le dernier adieu de la main.

Un sentier battu se présente devant Théodore, il le suit avec la rapidité de la flèche; les espagnols le poursuivent avec acharnement. Ce chemin conduisait aux mines, et le fort avait été bâti pour écarter de ses trésors ou arrêter ceux qui n'étaient pas avoués par le gouvernement ou les propriétaires. Théodore n'était pas de ces hommes qui exposent leur vie par espoir d'une grande fortune; mais les précautions qu'il prenait en avançant lorsqu'il fut découvert, sa fuite précipitée dès qu'il put juger qu'on l'avait aperçu, deux animaux domestiques que douze jours de marche avaient déchargés de presque tous les comes-

tibles qu'ils portaient, et qui semblaient destinés à recevoir une charge plus précieuse, tout concourait à rendre le jeune homme suspect.

Théodore, ignorant la richesse de la terre qu'il rasait à peine en courant, attribuait à la soif du sang, l'ardeur des espagnols. Il double de vîtesse, il gagne considérablement sur des hommes que le poids de leurs armes embarrasse. A l'extrémité du sentier sur lequel il semble voler, il distingue un second corps-de-garde; il change de route aussitôt, et se jette à travers les rochers. Il marche au hasard, il monte, il descend. Tantôt suspendu par une main et un pied, à une pointe de roche qui paraît devoir s'abymer avec lui, tantôt traversant un ravin, passant un torrent à la nage, se dérobant un instant à la vue des espagnols, les retrouvant derrière lui l'instant d'après, cherchant une caverne que la nature lui refuse,

ses forces s'épuisent, son courage s'éteint, il s'arrête malgré lui.

Les soldats, plus excédés encore, s'arrêtent de leur côté : tous ont également besoin de repos. Les espagnols ne voulaient que suivre à vue celui qu'ils croyaient ne plus pouvoir leur échapper : Théodore allait être arrêté au pied du mont Cayambur, qui s'élève à pic à une hauteur effrayante, et qui passait pour être inaccessible. S'il rétrogradait, rien de si facile que de l'envelopper, et de le tuer s'il refusait de se rendre : ses ennemis n'avaient donc aucun motif de presser leur marche, et ils demeurèrent immobiles aussi long-temps que Théodore s'arrêta.

Leur conduite lui paraissait inexplicable. Sans faire de vains efforts pour la pénétrer, il profita du relâche que lui laissait l'inaction des espagnols. Il reprit ses sens, il mangea quelques graines qui se trouvèrent sous sa main.

Cette nourriture, bien qu'insuffisante, lui rendit des forces; il sentit qu'il tenait encore à la vie; il résolut de tout faire pour la conserver : il se leva, et repartit.

Les espagnols se remettent en marche, mais ils n'avancent plus que lentement. Théodore court sur des roches unies; il laisse bien loin derrière lui ceux qui le poursuivent; il croit alors pouvoir s'arrêter de nouveau, examiner les objets qui l'environnent, se consulter, et choisir la direction qu'il voudra prendre.

A peu de distance de lui est l'énorme mont, qui ne lui présente qu'un mur de roche, dont la largeur l'arrête de tous côtés; les espagnols se sont ouverts, ils marchent à vingt pas l'un de l'autre, ils forment un cordon redoutable qui rend sa retraite impossible : il se voit perdu sans ressource. Cependant le danger le plus certain est toujours celui



qu'on évite : il continue d'avancer vers le mont.

A mesure qu'il s'en approche, il croit remarquer des inégalités dans les rochers; bientôt il distingue des fractures qui offrent autant de point d'appui; il voit de légères crevasses à travers lesquelles s'échappent des lianes et d'autres plantes rampantes; il ose compter sur son adresse, sur son bonheur : il entreprend de gravir le mont.

Il se cramponne, il s'accroche, il se colle à la roche; il saisit un liane, il monte comme à une corde : une seconde plante succède à la première, et il continue de monter. Il fait des efforts incroyables, la sueur ruisselle de toutes les parties de son corps; mais il n'a plus à défendre sa vie que contre des obstacles que lui oppose une masse absolument verticale. Les espagnols parviennent au pied du mont; ils restent muets d'étonnement, en voyant

Théodore hors de la portée du mousquet.

Cependant, la jeunesse qui entreprend sans réflexion, qui agit sans prévoir de résultats; la jeunesse, dont l'imagination est sans bornes, n'a que des moyens bornés : Théodore ne peut soutenir plus long-temps le travail opiniâtre auquel il s'est condamné. Ses mains, ses genoux sont ensanglantés; ses nerfs ont perdu leur élasticité, et son corps sa souplesse : il tombe dans un découragement absolu; il soupire, il se résigne, il va lâcher le liane qui le soutient, et se briser dans l'abyme : ses yeux se tournent vers le ciel avant de se fermer pour jamais.

Il est frappé d'un enfoncement qu'il croit remarquer à quelques toises au-dessus de lui. Un peu de relâche, et il peut y arriver : comment s'en procurer dans cette cruelle situation? L'horreur du néant rend l'homme in-

génieux. Théodore prend d'une main le liane qu'il peut à peine serrer de l'autre, il le tourne plusieurs fois autour de son corps, le noue fortement auprès de la racine, demeure suspendu et légèrement appuyé sur la pointe des pieds. Quel repos!

Alors il regrétta les délices de Lima, en pensant à l'avenir affreux qu'il s'était préparé. S'il parvenait jusqu'à l'espèce de caverne, qui était l'unique objet de ses vœux, qu'y ferait-il, comment s'y procurerait-il les plus misérables alimens? Une roche nue et brûlante, quelques plantes dures et filandreuses, voilà ce qui s'offrait à lui de toutes parts.

Mais quel est le malheureux qui ne compte pas pour beaucoup quelques heures ajoutées à la plus déplorable existence? Théodore, en maudissant la gloire, dont les brillantes illusions l'avaient abusé, en faisant sur son imprudence les plus amères réflexions, Théo-

ôcre détachait le liane auquel il avait dû le bien inestimable de respirer un moment. Il gravissait de nouveau, en regardant d'un œil avide, en invoquant cette caverne qui devait être son tombeau.

A mesure qu'il monte, les objets changent de forme. Ce qu'il a pris pour un enfoncement, n'est qu'une ombre produite par l'angle saillant d'une roche; mais il reconnaît qu'à cet endroit le corps de la montagne s'éloigne de trente à quarante pas de sa base : il ne doute point qu'il n'y ait là un terrain uni et passablement étendu. « Peut-être sera-ce une couche de terre... » peut-être est-elle fertile...... Oh, si » un filet d'eau y coulait!........ ». Son cœur se dilate, le sourire reparaît sur ses lèvres, le malheureux espère, un baume consolateur coule dans ses veines, et lui rend sa première agilité.

Il arrive à ce but si ardemment

désiré. Ses mains ont touché le sommet de l'affreuse muraille, le long de laquelle il a été si long-temps entre la vie et la mort. La tige d'un fort arbuste se trouve sous ses doigts; il la presse, il s'alonge, il se raccourcit, il s'élance; il est enfin sur une vaste plate-forme couronnée de verdure; il tombe à genoux, il remercie le grand Être, il s'évanouit.

En revenant à lui, il parcourut d'un coup-d'œil les objets qui l'environnaient. Un espace d'un quart de lieue de large et de huit à dix verges de profondeur, était couvert, dans toute son étendue, d'une quantité d'arbustes et de plantes inconnues dans la plaine. Des fruits sauvages, mais savoureux ou rafraîchissans, s'offraient de toutes parts à l'avidité de Théodore : il les trouva délicieux. Après avoir satisfait le premier des besoins, il examina dans le plus grand détail un lieu où proba-

blement personne n'avait pénétré avant lui : il cherchait ce filet d'eau si nécessaire au soutien de sa vie; il le chercha long-temps, il le chercha en vain; il se laissa aller sur l'herbe, accablé, anéanti.

Il avait senti une joie inexprimable en échappant à un péril présent et certain; l'idée de la mort cruelle et lente qui l'attendait, lui serra, lui poigna le cœur. « Des fruits, répétait-il, » des fruits, et pas une goutte d'eau »! Il regarda douloureusement cette seconde montagne, éternelle barrière qui fermait son désert : le cèdre n'est pas plus droit, la glace n'est pas plus unie; l'habitant des airs seul a le droit de la franchir. La tête de Théodore tomba sur sa poitrine : « C'est donc ici qu'il faut mourir »; et deux ruisseaux de larmes s'ouvrirent un passage, et coulèrent long-temps.

O larmes! dernier secours que la nature accorde à l'infortune, vous en adoucissez

adoucissez l'amertume, vous en noyez presque le souvenir. Théodore se trouva plus calme après avoir pleuré; il redevint capable de penser et d'agir. Un caillou tranchant, la pointe d'une branche, pouvaient l'aider à creuser des trous qui recueilleraient l'eau de la pluie; mais cette terre absorberait en peu d'instans l'eau qu'elle aurait reçue: il fallut donc renoncer à l'idée de s'en procurer par ce moyen. Peut-être le temps a-t-il formé quelque bassin sur le sommet des roches qu'il a pour ainsi dire escaladées: il retourne sur le bord de l'abyme, il en suit les sinuosités, il arrache la touffe d'herbe et dérange la branche qui semblent lui dérober quelque cavité........ Tout-à-coup il est frappé d'un trait de lumière; il réfléchit que, puisqu'il a pu monter, il n'est pas impossible de descendre. Il rencontrera plus de difficultés sans doute, mais ce parti est le seul qui lui

reste, et il n'en remet l'exécution que jusqu'au moment où les espagnols se seront éloignés.

Une idée raisonnée en amène nécessairement une autre. Pourquoi ne ferait-il pas avec des branches flexibles une corde longue et solide, dont le bout serait attaché au tronc de l'arbre le plus fort? Pourquoi n'y passerait-il pas de distance en distance des bâtons qui seraient autant d'échelons? Mais pour juger du temps que prendra ce travail, il faut calculer à-peu-près l'élévation où il est parvenu : il se couche sur le bord de la roche, il avance la tête; la distance où il est du sol n'est pas telle qu'en deux jours il ne puisse avoir fini sa corde; et on peut se passer d'eau pendant deux jours, quand on a des fruits en abondance. Jusque-là il ne s'était présenté à lui aucune pensée qui ne fût satisfaisante; cependant une observation l'inquiète : il ne voit plus que

quatre espagnols au pied du mont; que sont devenus les autres? Ils ne peuvent s'être éloignés assez pour qu'il ne les distingue plus, et ses yeux plongent partout à une distance prodigieuse. Auraient-ils trouvé un passage qui les conduisît jusqu'à lui? Il passe subitement de l'inquiétude à la crainte; il se lève, il court à tous les endroits où la roche tourne, il regarde à ceux où elle fait saillie et lui cache les objets....... O suite non interrompue de malheurs! De la partie la plus éloignée de sa plate-forme, il compte dix espagnols, le fusil en bandoulière, montant par un endroit très-difficile sans doute, mais commode, comparé à celui qui lui a donné tant de peines.

Le vice-roi du Pérou donne une somme assez forte aux soldats qui arrêtent quelqu'un cherchant à pénétrer dans l'intérieur des mines. L'appât de l'or animait, soutenait ceux-ci, et Théo-

dore ne voyait que de la fureur dans leur infatigable opiniâtreté.

Personne, en sa place, n'eût douté qu'ils ne voulussent l'égorger impitoyablement; et que pouvait-il leur opposer? il était sans armes, affaibli par un travail forcé et par l'agitation de son ame; sa tête se perdit tout-à-fait, et cependant un mouvement machinal le porta à retarder le coup fatal. Il s'enfonce dans les arbustes, il se traîne sous des broussailles : l'espérance est le dernier sentiment qui s'éteint en nous, et Théodore se flatte de n'être pas découvert.

Il passe une heure entière dans cette cruelle anxiété, immobile, retenant son haleine. La feuille que le vent agite ou détache, le faible oiseau qui se repose sur la branche voisine, tout ajoute à ses terreurs, et bientôt elles sont portées au comble; il entend marcher à peu de distance; il prête une oreille

plus attentive encore : on parle à deux pas de lui.

La frayeur portée à l'excès ne permet ni de réfléchir, ni même de penser. Théodore recule sur ses genoux et ses mains, sans prévoir que le bruit des branches qu'il agite, qu'il écarte, qu'il brise, doit infailliblement le trahir : il recule jusqu'à la base de la montagne. Les espagnols le voient ou le devinent : ils poussent un cri de joie, et courent sur l'infortuné.

Le sang glacé, les membres mouillés d'une sueur froide, il se serre contre la roche qui doit l'arrêter, mais dont les flancs lui semblent s'entr'ouvrir pour le sauver de ses ennemis; il se persuade que le soleil leur a retiré sa lumière pour les empêcher de le poursuivre : enfin l'illusion est entière; il croit marcher dans un souterrain long, étroit et obscur. Un coup violent qu'il se donne à la tête, lui prouve que tout

est réalité : il avance les mains, il rencontre une voûte rocailleuse et irrégulière; il se baisse, il se traîne, il se relève, il se baisse encore, il s'étend, il s'alonge comme un reptile, et se glisse entre la roche aiguë qui lui brise les reins, et celle qui lui froisse la poitrine; il avance aussi vîte que lui permettent sa faiblesse et l'obscurité; il s'arrête, il écoute, il n'entend rien, il se rassure.

En effet, les espagnols étaient restés à l'entrée de cette caverne, où l'amour de la vie pouvait seul déterminer un malheureux à s'engager. Un fond humide, inégal, infect, la crainte des insectes dévorans de ces climats, des bêtes féroces à qui le souterrain pouvait servir de retraite, d'épaisses ténèbres enfin, devaient intimider tous les autres; cependant les bornes de la caverne, la faim, l'espoir de sa grâce, tout devait décider le coupable à rétrograder; ainsi pensaient les espagnols,

qui attendirent Théodore, en se nourrissant, comme lui, des fruits que leur offrait la nature.

On croit volontiers ce qu'on désire. Théodore ne doute point que la caverne ne perce d'un flanc à l'autre de la montagne. Cependant il s'aperçoit qu'il monte sensiblement, et qu'il suit des détours tortueux et multipliés : il en conclut que sa marche sera longue; mais il s'éloigne des espagnols, et rien ne lui paraît plus à craindre que de retomber entre leurs mains.

Une partie du jour s'est écoulée; il s'enfonce, il monte toujours davantage; il n'aperçoit, il ne prévoit pas encore d'issue : il désespère enfin de revoir le soleil. La mort est toujours affreuse, sous quelqu'aspect qu'elle se présente, et il se repent de n'avoir pas abrégé ses souffrances en attendant les espagnols. Peut-être sa jeunesse, son malheur les auraient-ils touchés : si en effet

ils étaient cruels, ils auraient au moins terminé son sort d'un seul coup; et combien d'heures languira-t-il encore avant que d'expirer? Il pense à retourner sur ses pas; mais lui reste-t-il assez de forces pour se traîner jusqu'à l'entrée de la caverne? Pendant qu'il se perd dans une foule d'idées contradictoires, il croit voir un point lumineux dans l'extrême enfoncement. Il tressaille, il s'élance; la lumière disparaît. Alors il accuse le ciel et la terre, il s'accuse lui-même, il passe de l'abattement à la rage; il court devant lui comme un insensé. Il se heurte, il se meurtrit contre l'angle d'une roche; la force du choc le jette de côté..... O bonheur! le point lumineux ne l'a point abusé; il se reproduit plus brillant que la première fois; il se reflète sur les pointes des caillous : Théodore conçoit que le rocher contre lequel il s'est frappé, lui a un moment caché cette lumière. Bien-

tôt il voit autour de lui, il marche quelques minutes encore, et il retrouve le ciel au-dessus de sa tête.

Qu'on se représente un infortuné accablé de fatigue, tourmenté par les plus terribles angoisses, et passant subitement de la mort à la vie pour la seconde ou troisième fois, et on aura une idée du ravissement qui saisit Théodore, de l'espèce d'extase dans laquelle il tomba. Il ne s'occupe pas du lendemain, il ne pense point au pays qu'il va découvrir, aux habitans qu'il recèle peut-être, aux ressources qu'il pourra s'y ménager : il revoit le soleil, il est heureux, il ne forme plus de désirs.

Cependant le délire se dissipe par degrés. Cette funeste prévoyance, si improprement appelée raison, reprend tout son empire; un mélange confus de crainte et d'espoir tourmente encore le malheureux. Il sort de la caverne,

il fait vingt pas....... une plaine magnifique, des terres cultivées, des arbres chargés de fruits, des ruisseaux qui se croisent, qui s'éloignent, qui se rapprochent, et qui fertilisent tout, de riantes habitations, et partout le tableau de l'abondance, voilà ce qui frappe ses premiers regards.

La manière de cultiver, de bâtir, ne ressemblait à rien de ce que Théodore avait vu à Lima ou dans ses environs. Il jugea que les habitans ne devaient pas être espagnols : il n'avait donc plus d'ennemis à redouter. Tout annonçait un peuple civilisé; il pouvait donc compter sur des secours. Il retrouva un de ces intervalles de calme et de satisfaction où le cœur aime à se reposer sur lui-même : il se désaltéra, il cueillit, mangea quelques ignames, et il avança dans le pays.

Il avait à peine fait cent pas, qu'il aperçut cinq ou six hommes assis sous

un platane. Ils étaient vêtus d'une espèce de tunique blanche; une ceinture de diverses couleurs leur serrait les reins; un bandeau tissu de plumes brillantes et droites leur ceignait le front; leurs traits lui parurent agréables, leur physionomie douce: c'étaient sans doute des amis qui allaient lui tendre une main bienfaisante.

En s'approchant d'eux, il remarqua des arcs, des carquois, des massues, jetés çà et là sur la mousse. La vue de ces armes n'altéra point sa sécurité; il allait les aborder sans défiance. Mais aussitôt que ces hommes l'eurent aperçu, ils se levèrent précipitamment, et bandèrent leurs arcs en poussant de grands cris. Théodore déploya devant eux un mouchoir blanc; ils continuèrent à se mettre en défense; déjà ils cherchaient dans leur carquois la flèche la plus aiguë: il faut encore qu'il dispute sa vie à la mort, qui sans cesse se repro-

duit sous une forme nouvelle. Une touffe d'arbres antiques et serrés est à peu de distance, il court de ce côté; les flèches volent, elles sifflent; il n'est pas frappé, il court plus vîte encore : ses nouveaux ennemis volent sur ses pas.

Il va entrer dans ce bois, mais il n'échappera pas à des hommes frais, et légers comme le vent : ils sont prêts à le saisir. Les arbres le garantiront au moins de leurs massues; il pourra leur parler par signes, leur faire entendre qu'il est malheureux, et qu'il se met à leur merci : il fait encore un effort, et parvient sous l'ombrage tutélaire, où personne n'osera l'attaquer.

Tout devait l'étonner dans cette inconcevable journée. Ceux qui le poursuivaient, s'arrêtent sur le bord du bois, et s'inclinent avec respect. Théodore juge que ce lieu est consacré au culte, et considéré comme un refuge

sacré et inviolable. Il reprend courage; il s'enfonce dans ce bocage sombre et silencieux. Des tombeaux, plus ou moins anciens, confirment l'opinion qu'il a conçue : leurs portes sont en cèdre, les gonds et les pentures sont en or.

Au détour d'un de ces tombeaux, il est frappé d'un spectacle aussi imposant qu'inattendu. Des colonnes d'or massif soutiennent une coupole ouverte, au-dessus d'un autel d'où jaillit une flamme bleuâtre; des deux côtés de l'autel, s'étendent circulairement des gradins couverts de tissus de coton de diverses couleurs, et dans le fond du sanctuaire est l'image du soleil, en lames d'or qui se prolongent depuis le haut de la coupe jusqu'au carreau, artistement ciselé en argent : les murs, à droite et à gauche, sont décorés de bas-reliefs en or, représentant les atrocités de Pizare et de ses compagnons; contre un de

ces murs est une statue du même métal, grossièrement faite. Théodore reconnaît l'habit ecclésiastique espagnol du quinzième siècle. « Ah! dit-il, c'est » sans doute l'image du vertueux Las-» Casas, que ce peuple reconnaissant » adore : il est donc vrai que la mé-» moire de l'homme de bien ne meurt » jamais; elle passe de génération en » génération, portée sur les ailes du » temps ».

Il s'arrête, il admire, et bientôt un objet nouveau va lui faire oublier le temple, ses dangers, lui-même, l'univers. Une prêtresse est à genoux devant l'autel; son visage est tourné vers l'image du soleil, et Théodore ne voit encore que ses habits; mais ces habits même laissent deviner des grâces, que rien ne cache jamais. C'est une robe longue, et blanche comme la neige; un voile de la même couleur flotte sur les épaules, descend en plis ondoyans,

et joue sur le carreau au gré de l'air qui le soulève; l'or et l'argent, ingénieusement mêlés, relèvent la blancheur de l'étoffe, et brillent sur les bords du voile, sur le pourtour des manches et du bas de la robe; une couronne de fleurs naturelles, que sans doute on renouvelle tous les jours, unit la simplicité de la nature à ce que l'art a de plus recherché.

La taille svelte de la prêtresse annonce la première jeunesse, et un pressentiment secret la pare des attraits touchans de la beauté. Une femme jeune est ordinairement sensible; une femme belle donne un prix inestimable au moindre bienfait : Théodore s'approche avec réserve, avec timidité; il ne se dit pas qu'il est beau, mais il ne peut l'avoir oublié, et il pense que des vœux qui vraisemblablement proscrivent l'amour, ne défendent pas la pitié. Azili entend marcher, elle se tourne;

son voile est levé : c'est la fraîcheur et l'éclat de l'aurore d'un beau jour. L'habit européen lui inspire d'abord de l'effroi; mais Théodore a pris l'attitude d'un suppliant : elle ne voit dans ses traits que de la douceur, et ce n'est point à genoux qu'on médite des forfaits, et on ne veut point de mal à l'objet qu'on fixe avec tendresse. Azili se remet, et sourit du rire séduisant de la candide innocence. Théodoroe, enchanté, ravi, est incapable de proférer une parole; son ame tout entière a passé dans ses yeux; son sang circule avec plus de force, il échauffe, il embrâse son cœur : Théodore sent qu'il aime pour la première fois.

Azili, de son côté, éprouve un trouble inconnu, et se laisse aller au charme qui l'entraîne. Elle ne se reproche rien, parce qu'elle ne prévoit pas le danger. Ces deux êtres touchans, arrêtés à quatre pas l'un de l'autre, se regardent,

et ne se lassent pas de se regarder. Azili, moins émue, rompt le silence la première : « Bel étranger, que veux-tu » ? Sa voix douce, flexible, harmonieuse, achève l'enchantement. Théodore, hors de lui, ne pense pas à répondre : l'ingénue et divine prêtresse répète sa question.

C'est la langue péruvienne qu'elle a fait entendre au jeune homme, et cette langue lui est familière. Il a vu des péruviens esclaves à Lima, il s'est souvent entretenu avec Corambé. Cet idiôme, abondant en voyelles, est d'une prononciation facile ; un peuple cultivateur a peu d'idées, il emploie donc peu de mots ; et Théodore en savait assez pour bien entendre, et être lui-même intelligible. Il commence le récit de ses infortunes, et sa voix fait sur Azili l'impression que la sienne a faite sur Théodore. Elle l'écoute avec le plus vif intérêt ; elle soupire quand il

peint ses périls; elle sourit quand il renaît à l'espérance........ L'espérance! imprudente! bientôt tu ne la connaîtras plus.

Elle ne sait pas ce qu'elle peut pour Théodore, mais elle voudrait pouvoir tout. Elle doit haïr les Européens; mais ceux qui ont massacré ses ancêtres, ne ressemblaient pas sans doute à ce beau jeune homme. Aucun profane ne peut entrer dans l'intérieur du temple; mais l'étranger ignore les usages et les lois. Il est malheureux, son dieu veut qu'elle le soulage; des péruviens ont attenté à sa vie, elle doit leur épargner un crime. Mais où cacher l'infortuné? Elle ne peut sortir de l'enceinte du temple, et ses compagnes et les prêtres du soleil seront-ils aussi complaisans qu'elle? S'ils allaient le livrer, s'ils répandaient son sang en expiation du sang versé par les espagnols! Cette seule idée la fait frémir d'horreur. Elle se lève, elle

prend Théodore par la main, elle le guide au milieu des tombeaux. «Voilà, » lui dit-elle, voilà celui du grand Ca- » pana, notre père à tous, le fondateur » de cette heureuse colonie. S'il t'eût » rencontré, il eût fait comme moi, » car Capana fut toujours l'appui de » l'homme faible et bon. Que son tom- » beau te serve d'abord d'asile; plus » tard, mon dieu m'inspirera ».

Elle ouvre la porte du monument; Théodore, pénétré de reconnaissance, ivre déjà d'amour, y entre en la bénissant : la jeune prêtresse l'enferme soigneusement, et retourne à l'autel.

C'est là que, seule avec sa conscience, elle s'interroge, elle s'examine sévèrement. Elle a regardé un homme, elle s'en est laissée voir; cet homme est proscrit par les lois de son pays; elle-même a juré une haine éternelle à tout ce qui est européen : elle est forcée de s'avouer qu'elle a violé ces vœux, et ce-

pendant elle n'éprouve pas de remords. Que fera-t-elle? Oser continuer de voir Théodore, de lui parler, de le secourir, sa pudeur s'en alarme, ses préjugés religieux se réveillent. Trahir un jeune homme qui lui a confié le dépôt de sa vie............... le trahir! ce serait une perfidie, une lâcheté, une cruauté inouie. Mais ses vœux..... ses vœux! Elle se prosterne devant l'image de son dieu, elle le prie d'éclairer son inexpérience, de guider sa timidité. Elle redescend dans son cœur; elle n'y trouve que ce calme doux qui suit une bonne action. « Le ciel se manifeste, dit-elle :
» je m'expose sans doute, mais cet
» infortuné vivra ».

Au déclin du jour, une de ses compagnes vint la relever, et veiller à l'entretien du feu sacré : Azili rentra dans l'enceinte qu'habitaient les prêtresses. Théodore a des besoins sans doute; elle conserve sa part des alimens qu'on a

distribués. Ses habits sont en lambeaux; elle prend un rouleau d'étoffe de coton, et elle se dérobe à la faveur de l'obscurité. Tremblante, agitée, elle suit d'un pas incertain les détours qui la conduiront mystérieusement au tombeau de Capana; elle y arrive sans avoir été aperçue; elle ouvre doucement, bien doucement, elle se penche, elle appelle à voix basse; Théodore monte les degrés. Elle lui présente un vase plein de lait, un gâteau de maïs, de quoi se vêtir et se coucher : il reçoit des mains de la beauté ces secours qu'elle ne croit offrir encore qu'à l'humanité souffrante.

La porte du tombeau est refermée; Azili est rentrée sous son toit naguères si paisible, et d'où un regard de Théodore a banni la paix sans retour. Elle invoque le sommeil, et le sommeil la fuit : l'image de Théodore se reproduit sans cesse; et Théodore, du fond de

son tombeau, ne voit, ne pense, ne rêve qu'Azili.

Il est temps d'expliquer comment une peuplade de péruviens se trouve cachée au sein d'une montagne, au milieu même des possessions espagnoles.

Le jour horrible, ce jour que l'Espagne voudrait effacer des fastes de l'histoire, où Pizare reçut Atabalipa, qui venait à lui comme allié, Capana était au nombre des grands qui composaient la suite de l'empereur du Pérou. Atabalipa était porté sur un trône d'or; les armes de ses troupes étaient couvertes de ce métal : il n'en fallait pas tant pour allumer la cupidité dans des ames féroces. L'infortuné monarque ne proféra que des paroles de paix; Pizare y répondit avec du canon. Il est facile de se représenter l'effet que fit sur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrasaient, le bruit de l'artillerie et de la mousqueterie, semblable à la

foudre, et tuant plus sûrement. Ces malheureux prirent la fuite; leur précipitation les renversait les uns sur les autres : on en fit un carnage affreux. Une foule de princes de la race des Incas, la première noblesse, tout ce qui formait la cour d'Atabalipa, fut égorgé : on ne fit grâce ni aux femmes, ni aux vieillards, ni aux enfans, accourus de toutes parts pour voir leur empereur, que Pizare fit prisonnier, et qu'il fit condamner à mort par des juges aussi pervers que lui.

Capana, par une espèce de miracle, échappa à cette horrible boucherie. Homme d'un sens droit, il jugea que les armes des espagnols les rendraient victorieux partout, et leur cruauté lui fit pressentir dès-lors la ruine absolue de sa patrie. Il ne chercha point à s'ensevelir sous ses débris, il évita une mort inutile au bien de tous; il résolut de vivre pour une épouse chérie, pour

de faibles enfans dont il devenait l'unique espoir, pour ceux de ses malheureux compatriotes qui pourraient se joindre à lui. Il courut au palais : les larmes aux yeux et le désespoir dans le cœur, il raconta la scène atroce dont il avait été témoin. Il laissa à ses ennemis son or et des effets qu'on appelle précieux, et il mit en sûreté ses véritables richesses : il cacha dans les montagnes son intéressante famille.

Tous les jours quelques malheureux, errans, fugitifs, le rencontraient, et en étaient accueillis et caressés. Insensiblement il se trouva à la tête d'une peuplade qui, d'une voix unanime, le choisit pour son chef : mais, plus le nombre des proscrits augmentait, plus il était difficile de vivre ignorés. A la vérité, les espagnols ne s'étaient pas encore répandus dans les montagnes où sont les mines les plus abondantes ; ils pillaient les palais, les maisons où l'or

l'or se trouvait sans travail; mais cette ressource devait s'épuiser bientôt, et l'avarice ne manquerait pas d'en chercher de nouvelles. L'esclavage ou la mort attendait tôt ou tard Capana et les siens, s'ils ne trouvaient un asile inconnu, inaccessible, où l'homme de bien pût vivre et mourir en paix.

Le bon, l'infatigable Capana parcourait les Cordilières, et ne trouvait aucun endroit où l'avide espagnol ne pût pénétrer. Désolé, inquiet, il revenait le soir consoler sa triste famille, et oublier, dans les bras de son épouse, sa douleur et les fatigues de la journée.

Il fallut enfin qu'il s'écartât davantage, et la nature du terrain ne lui était pas toujours favorable. Il marchait un jour à découvert, lorsqu'il fut aperçu par un gros d'espagnols que Pizare avait envoyé à la recherche des mines. Il n'était pas à présumer qu'ils pensassent poursuivre un homme seul qui ne de-

vait pas les inquiéter; mais soit que leurs guides les eussent fait changer de route sans objet déterminé, soit qu'ils espérassent tirer des renseignemens certains de Capana, qu'ils prirent vraisemblablement pour un habitant des montagnes, ils marchèrent droit à lui.

Le prince indien, plus justement alarmé que Théodore, prit la fuite comme lui, et sa bonne fortune le conduisit au pied du Cayambur, au lieu même où, avec du courage et de la persévérance, on peut le gravir sans danger. Cette partie du mont est cachée à droite et à gauche par des saillies de rochers si considérables, que Théodore ne l'avait pas aperçue, quelqu'intérêt qu'il eût à bien voir, et ce fut peut-être ce qui sauva Capana. Les espagnols le perdirent de vue; et quel qu'ait été leur dessein, il les vit de la plate-forme retourner sur leurs pas, et reprendre leur première direction.

Toujours plein de son projet, Capana examina l'espèce d'esplanade où le hasard l'avait poussé. L'entrée de la caverne n'était pas masquée alors par des broussailles, il la découvrit facilement à travers les arbustes : elle lui parut étroite, mais profonde, et il sentit combien elle pouvait être utile à ses vues. Le jour, elle recélerait ses péruviens ; la nuit, il en sortirait une partie pour aller cueillir des fruits, surprendre des lamas sauvages, puiesr de l'eau : on arracherait des flancs de la seconde montagne, des quartiers de roche qu'on roulerait sur les espagnols, s'ils découvraient cette retraite, et qu'ils osassent l'attaquer ; enfin on attendrait dans ce lieu le moment, peu éloigné peut-être, où les ennemis, se disputant les dépouilles des péruviens, s'égorgeraient entre eux, et où leur mort laisserait aux vaincus la liberté d'habiter et de cultiver encore la terre qui les a vus naître.

Ce plan arrêté, Capana n'en différa l'exécution que jusqu'à ce qu'il eût reconnu l'étendue de la caverne, et les moyens de la rendre habitable. Il retourna auprès des siens, il leur fit part de sa découverte, et, sans perdre un instant, il se fit suivre par quelques hommes déterminés qui portaient des provisions, et des flambeaux d'un bois sec et résineux. Ils arrivèrent à la caverne, ils s'y enfoncèrent, et furent affligés de voir que la nature avait laissé presque tout à faire à l'art : cependant ils continuèrent d'avancer, impatiens de trouver le fond du souterrain. Au lieu de se voir arrêter, comme ils l'avaient prévu, ils pénétrèrent enfin jusqu'à cette vaste plaine où la terre n'attendait qu'un peu de culture pour prodiguer les vrais trésors. Ils saluèrent cette terre protectrice, où ils pourraient suivre leurs lois et pratiquer leur culte : ils s'applaudirent des obstacles qui se

présentaient à chaque pas à ceux qui voulaient traverser la caverne; et pleins de la plus vive joie, ils se hâtèrent de l'aller faire partager à leurs compagnons.

Au point du jour suivant, la colonie prit la route de l'asile où elle allait vivre séparée du monde entier. Plus de larmes, plus de soupirs : l'époux soutient gaîment sa compagne qui lui sourit; la jeune mère caresse l'enfant qu'elle va allaiter en paix, et qu'elle élèvera loin de ses bourreaux; tous sont chargés des étoffes, des meubles, des instrumens mécaniques et aratoires qu'ils ont sauvés de la destruction générale : ils ne sentent pas leurs fardeaux, cette marche est une fête.

On employa la journée entière à gravir le mont. L'enfance et la vieillesse avaient besoin d'appuis, et on se pressait religieusement autour d'elles; le fils, dans la force de l'âge, suit son

vieux père qui chancelle, et s'expose, pour le garantir, à rouler lui-même de roche en roche; la fille présente à sa mère infirme une main conservatrice; la tendre épouse porte dans ses bras le dernier fruit de son amour, elle est entourée, soutenue par les aînés qui veillent sur elle, et qui cherchent à lui aplanir le chemin; l'amant aide à sa maîtresse, et l'ami aide à son ami; pas un espagnol dont l'aspect répande les alarmes, et trouble cette longue et pénible opération; le ciel semble prendre sous sa protection les restes d'un peuple innombrable qu'on égorge lâchement en son nom.

Quand les derniers eurent atteint la plate-forme, tous se tournèrent vers Quito. L'ancienne ville était brûlée ou détruite; la fertile plaine qui la nourrissait, était inculte et abandonnée : les espagnols ne cherchaient que de l'or. Ce spectacle de désolation arracha des

larmes de tous les yeux. « Cessez, dit
» Capana, de regretter ce que votre
» dieu vous ôte, et bénissez-le pour ce
» qu'il vous donne. Vous êtes étonnés
» que cette terre ne produise plus : eh!
» que peut-elle produire, souillée de
» crimes, et noyée sous les flots de
» ontre sang? Ce sont des mains pu-
» res, c'est de la sueur, de l'eau que
» la terre demande; venez féconder
» celle-ci ».

Aussitôt on se précipite vers l'entrée de la caverne, et on arrive, avec le jour, dans la nouvelle patrie; on roule des pierres, des troncs d'arbres, on bouche l'ouverture supérieure du souterrain; on se sépare du reste des humains, et on commence les travaux avec ordre, intelligence et courage.

Une vaste portion de terre est couverte d'or; on enlève cette croûte inutile : la patate, l'igname, le maïs la remplacent. Bientôt le cotonnier, le

palmier, le cocotier, le bananier, émondés et taillés, donnent de meilleurs fruits, et étendent leur ombrage; des habitations régulières sont élevées ensuite; enfin ces monceaux d'or se convertissent en un temple magnifique: que n'a-t-on toujours employé ce métal à un semblable usage!

Le règne de Capana fut doux et paisible, comme le peuple qu'il gouvernait. Il vécut adoré, et mourut pleuré de tous les siens: ses cendres respectables furent déposées sous le bois sacré qu'avaient planté ses mains. Ses successeurs, pleins de respect pour sa mémoire, maintinrent jusqu'à ses moindres institutions; et sous eux, comme sous Capana, les enfans sucèrent avec le lait, l'horreur pour les Européens, et l'amour de leurs lois.

Mais, comment Théodore eût-il tant de peine à trouver l'entrée de cette caverne, et comment le passage était-il

libre sur toute la longueur du souterrain?

Ce qu'avait prévu Capana, était arrivé. Pizare et ses lieutenans, ses lieutenans et d'autres ambitieux s'étaient fait une guerre cruelle, et le bruit du canon avait retenti dans les entrailles du mont Cayambur. Les Péruviens ne doutèrent point alors qu'ils touchassent au moment de retourner sur leur sol chéri; ils rouvrirent le haut de la caverne à force de bras et de temps, et ils s'assemblèrent pour choisir quelqu'un d'entre eux qui irait savoir ce qui se passait dans la plaine. Capana, déjà âgé, ne voulut cependant confier à personne le soin d'une mission aussi délicate que périlleuse : il déclara qu'il irait à Quito. Les prières, les larmes de ses enfans, de ses sujets, rien ne put le détourner de ce dessein; il déposa les marques de sa dignité, prit un vêtement simple, et partit.

Il revint peu de jours après, triste, abattu, se soutenant à peine. On l'entoure, on le presse, on l'interroge. Il raconte que leurs ennemis s'étaient livré plusieurs batailles sanglantes, et s'étaient tellement affaiblis, que les péruviens, dispersés, fugitifs, avaient osé se rassembler, et prendre les armes. Déjà six cents espagnols étaient tombés sous leurs coups; déjà ils assiégeaient Cusco et Lima; tout annonçait le rétablissement de l'ancien empire du Pérou, lorsque des renforts considérables étaient arrivés d'Europe, et avaient détruit de si flatteuses espérances. Le massacre des péruviens avait recommencé avec une nouvelle fureur, et, las enfin d'égorger, on avait condamné aux travaux des mines ce qui restait de ces infortunés.

Cependant, les mesures qui avaient échouées cette fois, pouvaient réussir dans d'autres circonstances; et on ré-

solut, à Cayambur, d'envoyer tous les ans un député à Quito, pour connaître la situation des affaires. On n'avait rouvert la caverne que par un travail pénible qu'on ne pouvait se résoudre à renouveler fréquemment : on décida donc que le passage resterait ouvert; qu'on déroberait à tous les yeux l'entrée inférieure du souterrain, en y plantant des ronces, des broussailles, des mangles; qu'on établirait au haut une garde continuelle : et comme il ne pouvait passer qu'un seul homme à-la-fois, il paraissait facile de tuer les uns après les autres les espagnols qui se présenteraient.

La surveillance de cette garde fut longtemps exacte et sévère; mais tout s'altère insensiblement. Après deux cents ans de calme et de prospérité, on ne désira plus d'autre patrie, on cessa d'envoyer à Quito : on ne continua la garde que parce que Capana l'avait établie, et

ce service se faisait avec négligence. C'est à ce relâchement que Théodore avait dû la facilité avec laquelle il avait pénétré dans le vallon.

Villuma, qui gouvernait alors Cayambur, unissait, comme ses prédécesseurs, le sceptre au pontificat. C'était un homme de quarante ans, dont les lumières naturelles n'étaient point obscurcies par les vices de l'éducation. Il avait un grand caractère, beaucoup d'énergie, et il joignait à ces qualités, si nécessaires aux souverains, l'amabilité qui fait supporter le pouvoir absolu. Essentiellement bon, son autorité ne tendait qu'au bien général. On ne pouvait lui reprocher qu'une erreur et qu'une faiblesse; l'une, de croire sur la foi de ses pères, que tous les européens sont des monstres; l'autre, de les détester et de les craindre également.

Il préparait tout pour célébrer l'anniversaire du jour où Capana avait fondé

l'heureuse colonie. Le temple est jonché de fleurs; l'encens, le cèdre, l'aloès brûlaient sur l'autel; les prêtres et les vierges étaient rangés dans le sanctuaire; le peuple se portait en foule dans le parvis, qui lui était ouvert pendant ces solennités; Villuma allait chanter l'hymne sacré, quand la grande prêtresse Anaïs perce la foule, s'approche de lui, et lui apprend qu'un européen s'est introduit dans Cayambur, et qu'on ne le trouve plus.

Les péruviens qui avaient vu entrer Théodore, qui l'avaient laissé échapper, se reprochaient intérieurement leur négligence, et redoutaient, non la sévérité, mais la justice de Villuma : ils n'osèrent donc divulguer un événement aussi extraordinaire qu'alarmant. Cependant d'autres européens pouvaient suivre celui-ci : l'intérêt public, leur sûreté personnelle étaient au moins exposés; et, craignant de déclarer ouver-

tement ce qu'ils savaient, ils s'ouvrirent à des amis intimes qui répandirent sourdement que Cayambur était menacé.

D'après les préjugés dans lesquels Villumma avait été élevé, il devait être frappé de ce que lui avait dit Anaïs. Il frémit des maux incalculables que pouvaient faire, selon lui, un ou plusieurs européens à un peuple qui n'avait su encore que tomber à genoux et tendre la gorge. Cependant il conserva la sérénité de son visage; il promena ses regards sur l'assemblée : les fronts lui semblèrent calmes. « La multitude pa-
» raît ne rien savoir, dit-il à Anaïs; si
» vos craintes sont fondées, il sera
» temps de l'instruire; jusque-là res-
» pectons son repos ». Il détacha quelques Incas, avec l'ordre de chercher, d'arrêter l'européen, et de doubler la garde à l'entrée de la caverne.

Toujours maître de lui, il donne le signal. Les flûtes, les trompettes ou-

Depuis que Théodore a vu Azili, il sent combien il est doux de vivre; et ce lugubre tombeau, où elle viendra le retrouver sans doute, est pour lui le séjour céleste. Mais que signifient cette pompe, ces chants? Vient-on l'arracher de l'asile chéri où la beauté a daigné lui sourire? Va-t-on le sacrifier au dieu des Péruviens? Azili, sa chère Azili s'est-elle perdue elle-même, en voulant le sauver.......... Infortuné jeune homme, tu dois donc éprouver alternativement tous les genres de peines qui peuvent accabler un mortel!

Elina et Méloë déposent sur le tombeau ce lait, ces fruits, tribut que la reconnaissance et le respect publics offrent aux mânes de Capana; on s'éloigne en silence de ce lieu révéré : Azili renaît, Théodore respire.

Cependant Villuma n'a cessé de penser à ce que lui a dit Anaïs. Il profite du moment où le peuple est assemblé,

elles, on distingue Elina et Méloë, à peine sorties de l'enfance : elles ont fait vœu de chasteté, elles ne savent pas encore ce que c'est qu'être chastes. L'une porte un vase d'or plein de lait ; l'autre, une corbeille chargée de fruits ; les prêtres suivent ces intéressantes victimes : les Incas et le peuple ferment le cortége, qui descend au tombeau de Capana.

La sensible, la tremblante Azili est au milieu de ses compagnes. Il lui semble que tous les yeux pénètrent à travers la voûte, et découvrent Théodore : les siens sont constamment fixés sur ces pierres jusqu'alors insensibles et froides, maintenant animées par la présence d'un homme trop cher. Elle voudrait écarter tout ce qui en approche ; elle se contient à peine quand on y touche : heureusement son voile, confident discret, lui sert à cacher son trouble et sa rougeur.

Depuis que Théodore a vu Azili, il sent combien il est doux de vivre; et ce lugubre tombeau, où elle viendra le retrouver sans doute, est pour lui le séjour céleste. Mais que signifient cette pompe, ces chants? Vient-on l'arracher de l'asile chéri où la beauté a daigné lui sourire? Va-t-on le sacrifier au dieu des Péruviens? Azili, sa chère Azili s'est-elle perdue elle-même, en voulant le sauver.......... Infortuné jeune homme, tu dois donc éprouver alternativement tous les genres de peines qui peuvent accabler un mortel!

Elina et Méloë déposent sur le tombeau ce lait, ces fruits, tribut que la reconnaissance et le respect publics offrent aux mânes de Capana; on s'éloigne en silence de ce lieu révéré : Azili renaît, Théodore respire.

Cependant Villuma n'a cessé de penser à ce que lui a dit Anaïs. Il profite du moment où le peuple est assemblé,

pour perdre d'avance l'européen dans son esprit, pour l'alarmer contre lui, s'il est capable de violence, ou le prémunir contre des dehors séduisans et doux, qui lui paraissent plus à craindre encore; il remonte vers le parvis, et montrant de la main les bas-reliefs qui le décorent : « Les voilà, s'écrie-t-il, les » voilà ces forfaits que nous croyons à » peine, que nos descendans ne pour» ront jamais croire; les voilà gravés sur » les murs de ce parvis sacré. Ici, des » milliers d'hommes sont immolés à la » soif de l'or; là, des milliers d'hom» mes, condamnés à d'éternelles ténè» bres, languissent au sein de la terre » dont ils déchirent péniblement les » entrailles; plus loin, des mères pleu» rent sur leur sein desséché par la » misère, et mêlent leur dernier sou» pir à celui de leur enfant; le dé» testable Valverde annonce son dieu, » le poignard à la main, et plante la

» croix sur des monceaux de cadavres,..... Les voyez-vous, les voyez-vous ces monstres qui outragent la nature? ils ouvrent sans pitié le sein qu'elle avait fécondé; ils en arrachent l'innocent, ils mettent ses membres en lambeaux, ils les font dévorer par les chiens............ Race impie, race à jamais abhorrée, je te maudis au nom de tes innombrables victimes! Jurez avec moi, jurez, Péruviens, de ne faire grâce à aucun, si le hasard vous en livrait jamais ». Le peuple répète le serment; Théodore pâlit au fond de son tombeau; Azili défaillante sent ses genoux ployer sous elle; une vierge la soutient, et l'emmène.

« Ceux qui savent détester le crime, poursuit Villuma, aiment à honorer la vertu. Voici l'image du respectable ami du Mexique et du Pérou; le voilà ce Las-Casas, dont une main peu exercée nous a transmis les

» traits : remercions-le au moins du bien » qu'il aurait voulu faire »; et Villuma pose une couronne de fleurs sur la tête du vertueux espagnol.

La fête terminée, le peuple, les vierges, les prêtres rentrèrent dans leurs demeures, et Villuma fut se renfermer dans son palais : il y était attendu par les Incas qu'il avait envoyés à la recherche de l'européen. Ils lui déclarèrent à regret qu'ils n'avaient pu exécuter qu'une partie de ses ordres. Une garde choisie et nombreuse était placée à l'ouverture même de la caverne, et le profond silence qui régnait dans l'intérieur, les portait à croire que l'européen était seul; mais quelqu'exactes qu'eussent été leurs perquisitions, ils n'avaient pu le découvrir : ils avaient seulement appris qu'il s'était d'abord réfugié dans le bois sacré, où personne n'avait osé le suivre. On ne l'avait pas revu depuis.

Il était clair alors que des prêtres ou des vierges lui avaient donné un asile. Cette violation de leurs vœux et des lois n'était pas ce qui révoltait Villuma : dès long-temps il avait osé fixer le soleil ; il avait deviné cette main créatrice qui, se cachant derrière le globe étincelant, nourrit et féconde sa lumière; il adorait en secret ce dieu invisible qu'on sent, et qu'on n'explique pas, et s'il maintenait les erreurs de son culte, c'est qu'elles lui étaient utiles, en le rendant maître des opinions; s'il affectait de l'enthousiasme, c'est qu'il en connaissait la puissance sur le vulgaire, qui le partage facilement, et qui lui doit son courage, et souvent des vertus.

Ce qui indignait et affligeait à-la-fois le Pontife, c'était l'oubli des droits et la sûreté de la patrie. Ce mépris du devoir le plus saint, dans les ministres même du culte, lui faisait craindre des

opinions nouvelles qu'il fallait au moins comprimer : sans expérience et sans étude, il pressentait que l'esprit d'innovation doit être père du désordre. Il ordonna de nouvelles recherches dans le temple, dans la demeure des prêtres, dans son propre palais, et il chargea Anaïs de visiter rigoureusement l'asile des vierges.

Ce n'est pas qu'avec un peu de réflexion, Villuma n'ait senti qu'un être isolé, quelque terrible qu'il pût être, ne pouvait penser à employer la force; mais sa prévoyance inquiète saisissait, embrassait tout. « La cupidité, qui pro» bablement guide cet homme, dit-il » aux Incas, sait multiplier ses ressour» ces. Cet émissaire de vos ennemis » cache, dites-vous, ses coupables pro» jets sous les grâces de la jeunesse : » c'est par là sans doute qu'il compte » vous intéresser, c'est par là qu'il pré» parera votre ruine.

» Si vous le souffrez au milieu de » vous, il parlera le langage de la vertu, » il aura le ton de la touchante huma- » nité; la vérité sera sur ses lèvres, et » la perfidie dans son cœur. Il em- » ploiera la persuasion, il abusera » l'inexpérience; il vous éloignera in- » sensiblement de vos devoirs et de vos » mœurs; il éteindra votre haine pour » les bourreaux de vos pères, il vous » rapprochera d'eux, il leur ouvrira » enfin l'entrée de ce vallon.

» Si vous le renvoyez parmi les siens, » il éclairera leur insatiable avarice. Ces » hommes à qui rien ne résiste, force- » ront les barrières que leur oppose la » nature; ils se répandront parmi vous » comme un torrent destructeur; ils » porteront partout le fer et le feu, la » désolation et la mort. Je vois ce temple » renversé, vos maisons détruites, vos » épouses, vos enfans fuyant leurs toits » embrâsés, vous appelant à grands

» cris, vous serrant dans leurs faibles
» bras, et tombant à vos pieds sous
» le glaive exterminateur! Vous rele-
» vez, vous pressez ces restes inanimés,
» une larme s'échappe de vos yeux:
» cette larme est un crime, et votre
» sang se mêle à celui des victimes que
» vous pleurez. Votre dieu indigné re-
» tire sa lumière; à l'aube du jour il
» cherche ses enfans, et leur race n'est
» plus : il n'éclaire que des cadavres,
» des brigands et de l'or. Qu'on cher-
» che, qu'on trouve l'européen, et
» qu'il meure. Qu'il meure! répètent
» les Incas animés par ce discours pro-
» phétique ».

Ils se répandent parmi le peuple, ils soufflent, ils inspirent partout la sainte fureur qui les agite.

Mais que devient Azili, quand elle entend ces cris de proscription, quand elle voit les prêtres et ses compagnes courir çà et là, cherchant l'infortuné?

Elle

Elle s'échappe du milieu du tumulte, du désordre même qui règnent dans le temple, elle court vers le bois sacré. Craintive, éperdue, elle regarde du côté des tombeaux : personne ne s'en est approché, personne ne s'en approche, soit qu'ils aient échappés à l'attention que trouble l'inquiétude, soit qu'on ne suppose point qu'il soit possible de profaner l'asile des morts, et d'insulter à leurs cendres.

Le tombeau de Capana a pour elle la vertu de l'aimant, une force irrésistible l'y attire; irrésolue, incapable de prendre un parti, elle sent cependant qu'il faut se déterminer, et rien de satisfaisant ne se présente à son esprit. Garder Théodore? tout le lui défend; il faudrait donc qu'il passât sa vie dans le fond d'une tombe obscure; l'éloigner? son cœur, sa vie, il emportera tout : elle craint de se le dire, elle ne peut se le dissimuler. N'im-

porte, il ne vivra point dans des privations, dans des alarmes continuelles : il faut qu'il parte, il faut l'y préparer. Mais osera-t-elle en plein jour ouvrir ce tombeau, et parler à l'étranger?

La femme la plus innocente ne se trompe point sur les sentimens qu'elle inspire : Azili prévoit qu'elle aura à combattre des prières, des larmes, et peut-être des refus obstinés. On ne persuade pas aisément à un homme de vingt ans, de s'arracher à ce qu'il adore; l'entretien doit donc être long. Si elle le remet à la nuit, Théodore, rassuré par les ténèbres, résistera plus long-temps encore, et perdra en vaines contestations le moment favorable à sa fuite : il faut donc qu'elle lui parle à l'instant. Elle croit céder à sa raison, et l'imprudente n'écoute que les vœux impatiens de son cœur.

Elle se tourne vers l'autel; Elina garde le feu sacré; Méloë, son amie,

est auprès d'elle : une conversation enfantine les occupe sérieusement. Elina d'ailleurs ne peut s'éloigner du foyer; le tombeau de Capana est masqué par des arbres qui ne permettent pas qu'on l'aperçoive du sanctuaire : Azili se persuade qu'elle n'a rien à redouter. Funeste sécurité !

Elle ouvre, Théodore l'aperçoit, il vole au haut des degrés, il prend une main qu'on ne pense pas à retirer, il la baise avec respect, avec reconnaissance; il le croit au moins, et ce baiser achève la perte d'Azili. Plus de précaution, plus même de prudence. Il est assis sur une pierre à côté du tombeau, elle est penchée sur lui; elle sourit, son œil le caresse : elle oublie son dieu, le temple, les prêtresses. Le mot *amour* n'est pas prononcé encore : hé! qu'importe le mot, lorsqu'ils sont tout à la volupté!

Elle parle à son cher Théodore des

périls qui le menacent; Théodore l'interrompt, et ne parle que d'Azili. Elle veut qu'il sorte de Cayambur; il n'en a ni la volonté, ni la force. « Ta vie » est proscrite, lui dit-elle. — Te perdre, c'est mourir. — Et je meurs, » si on te découvre. — Hé bien! vivons l'un pour l'autre. Un moyen » assuré.... — Ah! par grâce, ne me » le dis pas. — Quoi, ton dieu..... — » Ne le blasphême point, c'est le dieu » de mes pères. — Quoi! des vœux » que repousse la nature..... — Ils ne » m'engagent pas seule. Ma mère a ré» pondu de moi : veux-tu que je l'en» voie au supplice? — Je serais crimi» nel si j'ajoutais un mot. — Théo» dore, ce soir, à la faveur de l'om» bre, tu chercheras, tu trouveras l'en» trée de la caverne. — Ce soir! — » Tout tremble ici au seul nom de » l'Europe. Marque de la résolution, » et la garde se dispersera devant toi.

» — Ce soir! — Il le faut. — Je ne » puis. — Fais quelque chose pour » Azili, prouve-lui ta reconnaissance. » — Tu le veux? — Je t'en conjure. » — Hé bien! je partirai, je quitte- » rai des lieux où la divinité s'est ma- » nifestée sous tes traits. Et je parti- » rai..... seul? Seul! répondit Azili en » soupirant et en détournant les yeux. » Adieu donc, reprend Théodore avec » le ton de l'extrême douleur. Adieu » pour jamais, répète la jeune vierge, » et des pleurs inondent son visage ».

Un effort surnaturel peut seul l'éloigner du tombeau. Elle a le courage de le faire, mais elle a la faiblesse de se retourner. Elle voit Théodore à genoux, les bras étendus vers elle : elle s'arrête; il lui est impossible de faire un pas de plus, ses pieds semblent cloués à la terre. Ses bras s'ouvrent involontairement; l'ardent, le passionné Théodore court, et s'y précipite. Elina et

Méloë poussent un cri d'horreur; Azili y répond par un cri d'effroi.

Elle s'oublie elle-même pour ne penser......... il faut trancher le mot, pour ne penser qu'à son amant. Elle le couvre de son corps, elle le pousse vers le tombeau, elle l'y fait descendre, elle oublie d'en fermer la porte; Théodore la tire après lui, et jure de rester jusqu'à ce que le sort de la prêtresse soit décidé.

La bonne, la compatissante Azili ne croit pas que la jeunesse puisse être cruelle. Elle parle à ses compagnes, elle les presse, les supplie d'être humaines et discrètes : elle va apprendre que le fanatisme ne connaît ni considération, ni amitié, qu'il méprise l'humanité, qu'il foule aux pieds les liens du sang, qu'il étouffe enfin la nature. Elina et Méloë ne lui répondent que par des reproches et des menaces. Elle sort du temple, suffoquée de sanglots,

elle va se préparer à subir la peine réservée aux prêtresses infidèles; et ce qui lui rendra la mort moins cruelle, c'est qu'Elina et Méloë ignorent en quel lieu elle a caché Théodore.

Cependant ces deux jeunes prêtresses, persuadées que leur dieu même commande la cruauté, que lui résister c'est être sacrilége, que se taire c'est partager le crime d'Azili; ces jeunes vierges, décidées à l'accuser, n'étaient pas tellement endurcies, que l'idée du châtiment ne les fît frissonner. « Je la » vois mourir, dit Elina. J'entends ses » cris, dit Méloë. — Mais si ses tour» mens sont agréables à notre dieu? » — A notre dieu? hé! n'est-il pas son » père, Elina? — Méloë? — N'éprou» ves-tu pas comme moi...... — Oui, » des mouvemens de pitié. — D'inté» rêt, d'attachement. — Réprimons» les. — Oui, réprimons-les. Trem» blons, adorons, accusons. Tu de-

» meures? — Et toi? — Je crains de
» m'expliquer. — Ah! parle; les bons
» cœurs s'entendent et se répondent.
» — Si ces transports qui nous ont
» paru condamnables, n'étaient que
» l'effusion d'une ame sensible....... —
» Qu'un hommage à l'humanité? —
» Peut-être est-ce l'infortune qui a
» conduit cet étranger parmi nous. —
» Il est beau. — Il ne peut être mé-
» chant. — Il est seul. — Et un homme
» seul ne détruit pas un empire. —
» Azili est donc innocente. — Je le dé-
» sire. — Je le crois. — Va donc la ras-
» surer, la consoler, lui demander
» grâce. — Je l'obtiendrai : Azili ne
» sait point haïr. — Va, Méloë, va,
» mon amie ».

Elle y allait lorsque Villuma, plus inquiet que jamais de l'inutilité de ses recherches, parut dans le sanctuaire, suivi des prêtres et des vierges. Persuadé que quelqu'un d'entre eux recé-

lait Théodore, espérant que le secret de sa retraite était connu de plusieurs, il voulait essayer encore la force des préjugés religieux pour obtenir enfin un aveu qui pouvait seul rendre le calme à son ame. Il flatta, il promit, il caressa, il alla jusqu'à la menace; il fit intervenir *le ciel*, il parla en son nom; les mouvemens qui l'agitaient, ajoutèrent à son éloquence naturelle une force irrésistible : elle fut telle, qu'Elina et Méloë, saisies d'un saint effroi, s'approchèrent d'Anaïs, et nommèrent Azili.

La malheureuse prêtresse était restée dans sa demeure, où elle cachait ses regrets, son amour, ses combats, son désespoir. Villuma se la fit amener dans le bois sacré, espérant que l'aspect de ce lieu révéré agirait puissamment sur de tendres organes, et prêterait un utile appui à ses reproches et à ses prières. Il chérissait cette jeune vierge;

et trop éclairé, trop grand pour être cruel, il désirait la sauver : il ne voulut donc aucun témoin de l'entretien qu'il allait avoir avec elle, et lorsqu'Azili parut, il renvoya tout le monde.

Il essaya d'abord de lui ôter les moyens de rien nier, et même de se défendre, en portant la terreur dans tous ses sens : il commença par lui déclarer nettement que la feinte serait inutile, parce que Méloë et Elina avaient tout déclaré.
» Elina, Méloë! répéta Azili, noyée
» dans les pleurs, suffoquée par les
» sanglots; Elina, Méloë! les cruel-
» les! — Elles ont fait leur devoir,
» vous avez trahi tous les vôtres. Voilà
» l'image de ce dieu auquel vous avez
» consacré votre être, et pour qui seul
» vous deviez vivre; voilà l'autel où
» vous avez prononcé le serment, voilà
» les restes précieux des fondateurs de
» cet empire; et ce lieu sacré, la sainte
» frayeur qu'il inspire, le silence au-

» guste des tombeaux, rien ne parle à
» votre ame dégradée. La vérité vient
» errer sur vos lèvres, et je ne peux
» l'en arracher : une passion insensée
» s'est emparée de votre cœur, vous
» avez rompu tous les liens qui vous
» attachaient à la vertu, vous n'avez de
» courage que pour le crime. Les for-
» faits de l'Europe, tracés sur ces murs,
» frappent ici vos yeux, et c'est ici
» même que vous pressez un européen
» dans vos bras. Votre inconcevable dé-
» lire a tout souillé, tout infecté dans
» ce temple, jusqu'à l'air qu'on y res-
» pire; la perversité est au comble:
» mes reproches même n'arrivent plus
» jusqu'à vous. Je ne les mérite pas,
» répond Azili avec timidité. Vous mé-
» ritez la mort, répond Villuma d'un
» ton terrible. La mort! dit la victime
» glacée. — Vous connaissez la loi, elle
» est terrible, irrévocable. — La mort!
» — Vous frémissez. Oubliez votre er-

» reur, et parlez-moi de vos remords.
» — Je n'en éprouve point.

» Aveuglement funeste! Azili, je » devrais, n'écoutant que mon indi» gnation, remplir à l'instant même » mon fatal ministère; mais je ne suis » pas de ces prêtres ardens qui s'em» pressent d'offrir au ciel un tribut de » douleurs. Je me souviens que je fus » votre père; je sens que je le suis en» core; je voudrais ne pas cesser de » l'être : dites un mot, et vous êtes » sauvée. — Je le dirai, si je le puis. — » Vous avez introduit l'européen sous » ce bois sacré : on en a parcouru les » détours les plus reculés, l'européen » ne se trouve point. Où est-il? Dites» le-moi, et à l'instant même j'érige » votre crime en vertu. Vous n'aurez » flatté notre ennemi que pour sur» prendre sa confiance; vous n'aurez » surmonté l'horreur qu'il vous inspi» rait, que pour nous le livrer plus sû-

» rement. Je persuaderai le plus grand » nombre, j'imposerai silence au reste; » vous jouirez de la reconnaissance de » tous : parlez, votre sort est en vos » mains. — Je ne livrerai pas un in- » nocent.......... — Ne jugez pas votre » complice. — A un trépas certain. — » Sans doute, il périra. — Hé bien! » je n'aurai point à me reprocher sa » mort.

» — Ainsi donc vous bravez ma puis- » sance, vous méprisez mes bontés. — » Je vous honore, je vous respecte; » mais je sais souffrir et me taire : je » suis malheureuse et résignée. — Ré- » signée, dites-vous? vous vous sacrifie- » riez à l'idole que vous avez choisie!... » Insensée, si ton cœur est inaccessible » à la crainte, s'il est insensible aux » promesses, est-il fermé à la nature? » oublies-tu qu'un supplice plus af- » freux que la mort même, empoison- » nera tes derniers momens? Ta mère

» n'a-t-elle pas garanti, sur sa tête, ta » fidélité à ton dieu? Ma mère!........ ma » mère, s'écria Azili épouvantée! — » On l'arrache à son toit paisible, on » lui reproche un crime qu'elle n'a » point partagé, on l'en punit, on te » punit la première; on déchire à tes » yeux ce sein qui t'a porté, ces deux » sources de vie qui ont soutenu ta fra- » gile existence..... — Vous me tuez!.... » n'achevez pas. — Dans les horreurs » d'une longue agonie, son œil con- » tristé se tourne péniblement sur toi, » sur toi, l'opprobre de ta famille, et » qui peut encore en être l'honneur; » elle expire, tu péris à ton tour, tu » meurs une seconde fois, et la haine, » l'exécration d'un peuple indigné t'ac- » compagnent, te poursuivent jusqu'au » fond de ton tombeau. Ma mère! ma » mère, répète Azili d'une voix étouf- » fée! — Fille dénaturée, tu n'as plus » qu'un moment, et tu peux balancer!

» — Non, non..... je suis décidée..... —
» Malheureuse, parle donc, parle, te
» dis-je : où est notre ennemi? où est-
» il? Le voici, dit Théodore qui sort
» du tombeau, et qui se présente avec
» fermeté devant le grand-prêtre ».

Ce jeune homme n'avait pu soutenir plus long-temps l'état cruel où était Azili : elle avait voulu se dévouer pour lui, il se dévoue pour elle. Il ne désire, il n'implore qu'une grâce, c'est que le grand-prêtre tienne à la jeune vierge la parole qu'il lui avait donnée.

Tout ce qui est grand devait intéresser Villuma. Il fut frappé de la magnanimité de Théodore, il fut touché de sa jeunesse et de sa beauté : il balança un moment entre ce qu'il croyait devoir à la sûreté de Cayambur, et les sentimens que lui inspirait l'humanité. Azili, à qui rien n'échappe, voit son incertitude, elle tombe à ses pieds, et lui demande la vie de son amant : Villuma

ému, est près de céder. Mais ses préjugés contre l'Europe, les terreurs qu'il avait communiquées aux Incas et au peuple, se réveillent avec plus de force au moment où il se représente Théodore libre parmi les Péruviens, ou de retour à Quito. Il oublie qu'il est homme, pour se souvenir des doubles devoirs de la royauté et du pontificat; il frappe dans ses mains : aussitôt des Incas armés de traits, de flèches, de haches, paraissent et enveloppent Théodore.

Azili croit qu'on va le percer à ses yeux : elle ne voit que lui, c'est de lui seul qu'elle peut s'occuper. Son devoir, l'intérêt de sa mère, le sien propre, tout s'efface encore de sa mémoire; elle croit retrouver tout dans Théodore : la présence même de Villuma ne l'arrête point; elle va s'élancer vers son amant... Imprudente! vous vous perdez, lui dit à voix basse le grand-prêtre. Elle n'a

rien entendu, elle est au milieu des Incas, elle presse Théodore sur son sein, elle invite les Péruviens à la frapper avant l'homme qu'elle adore; et tout-à-coup revenant à elle, effrayée de l'aveu qui lui est échappé, elle se retrace le tableau déchirant que Villuma a offert à son imagination terrifiée : ma mère!........ ma mère! s'écrie-t-elle; et elle tombe évanouie.

La publicité même de son aveu, l'emportement de sa tendresse, ne permettaient plus à Villuma de rien entreprendre en sa faveur. Pouvait-il donner l'exemple de l'infraction des lois, lui, exclusivement chargé de les maintenir et de les faire observer? Il ordonna d'arrêter Azili : il soupira en donnant cet ordre, qui fut exécuté avec la froide dureté du fanatisme.

Telles étaient la pureté et l'innocence de ces peuples, que les lois qui avaient prévu le crime n'en avaient jamais eu à

punir. On ne connaissait pas même, à Cayambur, ces prisons qui hérissent le sol de l'Europe, et qui, presque toujours, regorgent de malheureux. Azili et Théodore furent conduits dans une maison particulière, et leur garde confiée aux Incas.

Villuma croyait voir dans la perte du jeune homme le salut de tout un peuple, et il persévéra dans son dessein de l'y sacrifier. Affligé de la mort d'Azili, il voulut au moins lui en adoucir l'amertume, en séparant le sort de sa mère du sien : il ne donna aucun ordre à son égard. La piété superstitieuse de quelques Incas le prévint : ils saisirent cette mère infortunée, et la traînèrent devant le grand-prêtre. Des gens du peuple la suivaient en demandant son supplice à grands cris. Villuma n'avait pas le droit de s'y opposer; il avait moins encore celui de faire grâce. Il fallait persuader des furieux : il osa

l'entreprendre. Il commanda qu'on assemblât le peuple, qui, légalement convoqué, pouvait seul prononcer dans cette circonstance, et qu'on traduisît devant lui les coupables.

Cependant Azili a repris ses sens, elle se retrouve auprès de Théodore; elle ne se plaint pas, elle le regarde. Un bruit confus frappe leurs oreilles, ils écoutent, ils saisissent quelques mots, ils apprennent que les habitans du vallon vont s'assembler, et qu'ils paraîtront devant eux. Théodore renaît, il espère toucher les cœurs; il compte sur la jeunesse, les grâces, l'innocence d'Azili. « Non, lui dit-il, nous ne périrons pas. » L'humanité est de tous les climats : » qui parle son langage est sûr d'être » écouté; qui prête l'oreille aux accens » du malheureux, devient bientôt son » ami. — Mon cher Théodore, te » flattes-tu de l'emporter sur le grand-» prêtre? Tu ressembles à la vague im-

» puissante qui se brise contre le roc.
» — Le roc n'est point à l'abri de la
» foudre, et la faveur du peuple n'est
» que passagère. Qu'on m'écoute seu-
» lement, j'obtiendrai ma liberté, la
» tienne; nous sortirons de Cayambur,
» nous trouverons un coin dans l'Uni-
» vers où reposer notre infortune. —
» Ah! un désert, et ton cœur. — Le
» tien l'embellirait. Sans besoin que
» celui d'aimer, sans désirs que ceux
» que tu fais naître, retrouvant en toi
» seule ma patrie, ma famille, mon
» univers, ma divinité, je ne m'occu-
» perai que de toi. — C'est le ciel que
» tu peins! poursuis, poursuis....... —
» Mes soins tendres et délicats s'éten-
» dront aussi sur ta mère........ — Ma
» mère!...... malheureux, tu as détruit
» le prestige; tu me rends à moi-même,
» et le réveil est affreux. J'oubliais, en
» t'écoutant, jusqu'aux droits de la
» nature! Ma mère, ma mère seule

» doit m'occuper, et je suis tout à mon
» amour!......... Que t'ai-je fait, pour
» m'obséder ainsi! — Azili! — Porte
» ailleurs ces agrémens perfides qui
» m'ont perdue. Homme cruel! pour-
» quoi t'ai-je vu? Je ne connaissais pas
» le bonheur, mais j'ignorais la crainte
» et le remords. Tu as paru, mon dieu,
» ma mère, moi, j'ai tout oublié, tout
» trahi en un instant. Ton image m'oc-
» cupait le jour, me tourmentait la
» nuit, me poursuivait jusqu'aux pieds
» des autels.... Barbare! rends-moi mon
» dieu, ma vertu, ma raison; rends-
» moi ma mère, rends-la-moi.... Je te
» la demande à genoux..... Prends pitié
» de mon désespoir..... Ma mère!... ma
» mère! — Ah, par grâce, calme-toi,
» mon Azili, n'ajoute pas à nos maux.
» — Tu me parles.... j'entends ta voix,
» elle arrive encore à mon cœur.... Il
» semble que ce cœur coupable veuille
» s'échapper pour aller s'unir au tien....

» Tes larmes coulent sur mes mains,
» elles les brûlent, elles passent dans
» mes veines..... Non, je ne peux me
» vaincre, non, je ne me vaincrai ja-
» mais.... Sèche tes pleurs, malheureux,
» ils rendent ma peine plus cuisante....
» Je ne te reproche rien, je n'ai rien
» à te reprocher : ce n'est pas toi qui
» m'a séduite, une divinité ennemie a
» égaré tous mes sens ».

Après cette explosion d'un cœur dominé à-la-fois par toutes les passions, Azili tomba dans un profond accablement. Théodore n'osait plus s'approcher d'elle; il craignait même de rencontrer ses yeux, ces yeux si tendres où il avait lu son bonheur. Il se tenait à l'écart, le visage caché dans ses mains, dérobant à Azili les larmes que lui arrachaient son état et ses reproches. « Je t'ai affli-
» gé, lui dit-elle; pardonne, mon ami,
» pardonne.... sais-je ce que je fais, sais-
» je ce que je dis » ? Elle lui tendit la

main, il la saisit, la pressa sur son sein, et ils confondirent leurs soupirs et leurs ames.

On avait tout apprêté sur la place publique pour consommer un grand acte de justice. On marchait au son d'une musique funèbre, l'œil fixé à la terre, et le front couvert d'un voile : ce jour, où l'on avait des coupables à punir, était un jour de deuil. Quatre Incas portaient le trône d'or de Villuma : le pontife-roi s'y place. Anaïs est debout à sa droite; les prêtres et les vierges sont rangés circulairement autour du trône; les Incas armés se tiennent prêts à exécuter les ordres de Villuma; le peuple remplit la place et les avenues : on amène Théodore, Azili et sa mère.

Anaïs donne le signal aux vierges. Elles vont prendre Azili au milieu de ses gardes, elles la dépouillent de sa couronne, de son voile, et de sa ceinture virginale : ses longs cheveux blonds

tombent sur ses épaules. A cet aspect, sa mère pousse un cri perçant; Azili l'aperçoit et veut s'élancer vers elle; ses compagnes, saintement cruelles, la retiennent, lui annoncent que les nœuds du sang sont rompus, et qu'ils le sont par elle : Azili tombe dans leurs bras, sans couleur et sans vie.

Villuma avait préparé en faveur de la mère des moyens qui lui paraissaient victorieux. Il se flattait que l'équité et son ascendant l'emporteraient sur un zèle aveugle qu'il lui serait facile de diriger. Il prit les quipos de la loi, il prononça à haute voix celle que Manco avait dictée contre les prêtresses infidèles, et fit remarquer qu'il ne s'y trouvait pas un mot qu'on pût interpréter contre les parens de ces infortunées. Il représenta que les successeurs de Manco avaient, par une ferveur indiscrète, ajouté à cette loi de rigueur; que la mère d'Azili était innocente du crime

de

de sa fille, et que le sang innocent devait être en horreur à leur dieu. « Cette » femme, ajouta-t-il, est de la race de » Capana; elle a rempli ses devoirs » d'épouse, de mère et de sujette; elle » a joui long-temps de mes égards et » de vos respects : qui de vous osera » la présenter à l'autel du sacrifice, en- » tourée de ses vertus? Elles s'élèvent » entre elle et le couteau fatal; elles » parlent plus haut que la loi qu'on » leur oppose. Cette loi est injuste; » elle ne vient donc pas du ciel ».

Un murmure d'improbation interrompit Villuma : il ne se déconcerta point. Il se hâta de reprendre la parole, certain de calmer les esprits, s'il parvenait à se faire écouter : « Je sais, dit-il, qu'il » ne m'appartient pas de changer des » usages consacrés par des siècles; j'ai » dû vous dire ce que j'en pensais, je » l'ai fait : vous seuls avez le droit de » prononcer, vous les prononcerez.

» Je vous livre cette mère de douleurs,
» je la confie à votre justice. S'il est un
» de vous qui soit sourd au cri de
» l'humanité, à ce cri qui retentit dans
» tous les cœurs, et qui élève celui qui
» l'écoute, s'il est un péruvien que la
» soif du sang dévore, qu'il se présente,
» qu'il boive celui de la victime; la
» voilà : mon bras tutélaire s'en éloi-
» gne. Mais souvenez-vous que le sang
» qui coule dans ses veines est celui de
» Capana, à qui vos pères ont dû la
» conservation de leurs jours, et à qui
» vous devez l'existence ».

Villuma se tait; il regarde autour de lui : les plus ardens gardent un profond silence. Immobiles, les yeux baissés, la rougeur sur le front, ils se reprochent un mouvement que leur bonté naturelle désavoue; eux-mêmes s'approchent de la mère d'Azili, et détachent ses liens. « Oh! je le savais, reprend Villuma, » que vous reconnaîtriez votre erreur,

» et que l'innocence serait sacrée pour » les enfans du soleil. Remenez cette » femme dans ses foyers; consolez-la » du malheur d'être mère, préparez-la » à ne l'être plus ».

Cette mère infortunée se tourne vers sa fille. On l'éloigne de ce tableau de désolation, on lui prodigue les caresses et les soins, et le cœur froissé d'Azili s'ouvre et jouit encore un moment.

C'est à la vie de Théodore seulement que s'attaquait sérieusement le grand-prêtre. Flatté d'avoir déjà sauvé une victime, il désirait davantage. S'il pouvait aussi soustraire Azili à la rigueur de la loi! Mais cette loi est précise, il est impossible de l'expliquer en faveur de la jeune vierge. Le peuple d'ailleurs a prouvé, par ses murmures, son attachement à ce qui tient au culte: prendre la défense d'Azili, c'est vouloir exalter les esprits, compromettre son autorité, exciter un soulèvement qui

peut lui devenir fatal, ou qui plongerait au moins la colonie dans des troubles mêmes qu'il cherche à prévenir par la mort d'un jeune homme qu'il plaint intérieurement. Après un instant de réflexion, il jugea qu'il fallait sacrifier Azili, à lui-même, et peut-être au salut de tous. L'intérêt personnel avait parlé; et autant il s'était montré le protecteur de la mère, autant il mit de chaleur à poursuivre la fille. Il se tourna vers elle, et prenant cet air sévère que l'habitude de dissimuler lui rendait familier : « Azili, lui dit-il, vous avez » dégradé votre ministère auguste; un » amour sacrilége a trouvé place en » votre cœur; vous l'avez publié : vous » reste-t-il encore quelque chose à dire? » J'ai cessé de craindre pour ma mère, » lui répond Azili, et je retrouve mon » courage. Je ne suis plus cette vierge » timide qui, se courbant devant vous, » caressait jusqu'à votre orgueil. Je n'ai

» plus rien à ménager : je parlerai, je
» me défendrai devant ce peuple qui
» vient de se montrer juste, et qui peut
» l'être encore.

» Quand je me suis vouée aux autels,
» et que j'ai juré de ne jamais rien sen-
» tir, de ne jamais rien aimer, savais-je
» ce que je promettais? A peine sortie
» des mains de la nature, je ne me
» connaissais pas encore. Si mon amour
» est un crime, pourquoi ce dieu ter-
» rible n'a-t-il pas glacé mon cœur au
» moment où j'ai défié sa puissance,
» en me condamnant au néant? Que
» dis-je? peut-on la méconnaître cette
» puissance irrésistible, au sentiment
» enchanteur qui me pénètre, qui
» m'enivre? Cette flamme céleste n'est-
» elle pas une émanation de la divinité?
» Quelle autre main que celle d'un
» dieu pouvait nous donner l'amour?
» et il s'armerait contre moi de ses pro-
» pres bienfaits; il aurait tendu des

» piéges, il se jouerait de ma faiblesse;
» il établirait entre lui et moi un combat
» inégal! Loin de nous ces idées ré-
» voltantes. Rien de mon être ne vient
» de moi; et céder à mon cœur, c'est
» obéir à mon dieu.

» J'ai, dit-on, aggravé mon crime en
» aimant un européen? Le soleil n'é-
» claire-t-il que le vallon de Cayambur?
» Les hommes de tous les climats que
» sa chaleur vivifie, ne sont-ils pas éga-
» lement ses enfans? Répondez-moi,
» vous tous qui m'écoutez. Si cet infor-
» tuné jeune homme, errant, poursuivi,
» fugitif, fût venu tomber aux pieds de
» l'un de vous, qu'il lui eût dit : Péru-
» vien, je ne suis point un méchant;
» les espagnols furent des barbares, tu
» ne veux pas leur ressembler; voilà
» ma tête, elle est proscrite; hé bien!
» je la livre à ta loyauté, je la confie à
» tes vertus : qui de vous, abusant de
» sa confiance, eût pu lâchement le

» trahir? qui de vous n'eût suivi le pre-
» mier mouvement de son cœur? Peu-
» ple, voilà ce que j'ai fait. J'ai dérobé
» cet infortuné à vos fureurs; je l'ai
» caché dans les tombeaux de vos pères;
» j'ai déposé l'innocence dans le der-
» nier asile des vertus.

» Non, je n'ai pas dégradé mon mi-
» nistère; j'ai honoré la divinité en
» imitant sa bienfaisance. Ceux-là l'ou-
» tragent seuls, qui la peignent à leur
» image, qui se la représentent aussi
» féroce qu'eux ».

Ce discours devait entraîner tous les cœurs, ou achever d'ulcérer des hommes dont il attaquait directement les superstitions. Un bruit confus se fit entendre. Villuma, disposé à saisir ce qui serait avantageux à la prêtresse, attendit, avant de prendre un parti, qu'il pût juger de l'effet qu'avait produit Alzili. Loin de lire la persuasion sur les visages, il n'y vit que la colère ou l'indigna-

tion. « Ainsi donc, reprit-il en s'adressant à Azili, votre impatience ne » ménage plus rien, et le blasphême » a souillé votre bouche! Vous, faite » pour adorer et non pour réfléchir, » pour obéir et vous taire, vous accusez » le ciel de n'avoir pas interverti pour » vous l'ordre de la nature! Il devait, » dites-vous, éteindre vos feux impies: » c'est vous qui deviez les combattre, » et la palme des vertus vous attendait » après la victoire. Vous regrettez de » vous être vouée aux autels! Quel » destin fut plus brillant que le vôtre? » organe de dieu même, chargée de » porter jusqu'à lui le respect, la re» connaissance, l'amour de son peuple, » vos bras unissaient les cieux à la terre, » ils rapprochaient le père de ses en» fans : que manquait-il à votre gloire? » Mais votre œil téméraire a voulu me» surer l'intervalle qui sépare la créature » du créateur; vous avez oublié son

» culte, avili ses autels, et vous invo-
» quez la justice du peuple! La mort! la
» mort! cria-t-on de toutes parts ».

L'éclair n'est pas plus prompt que l'effet de ce cri terrible sur les sens de Théodore. Les facultés de son ame se trouvèrent pour ainsi dire suspendues; il se remit cependant, en pensant que de sa présence d'esprit pouvaient dépendre son sort et celui d'Azili. Il affecta une tranquillité qui était loin de lui; il demanda qu'on l'entendît, et, avec moins d'expérience que Villuma, il déploya autant d'adresse. « Au mo-
» ment, dit-il, où l'arrêt fatal me me-
» nace, ainsi que la prêtresse, éleverai-je
» ma faible voix? Poursuivi, condamné
» déjà par le grand-prêtre, que produi-
» raient de vaines réclamations! Qu'im-
» portent les jours de l'innocent, alors
» qu'il les a proscrits? Vous ne devez
» voir et penser que par lui. N'êtes-vous
» pas aveuglément soumis à ses moin-

» dres volontés? N'examinez point si
» un être faible, sans défense, sans
» moyens, peut inspirer de justes alar-
» mes; ne vous informez pas si j'ai des
» parens, et si je leur suis cher; oubliez
» que vous êtes pères vous-mêmes, et
» qu'un jour, peut-être, vos enfans
» imploreront des cœurs qui se ferme-
» ront à leur voix; endurcissez les
» vôtres, détournez les yeux, et con-
» sommez le sacrifice.

» Mais avant de frapper, si vous ré-
» fléchissiez un moment, si vous écou-
» tiez, non de vaines préventions, mais
» ces lois éternelles, immuables, qui
» parlent aux hommes de tous les lieux
» et de tous les temps, vous jeteriez un
» œil de pitié sur cette vierge et sur
» moi. Quel est ce prêtre qui se place
» orgueilleusement entre le ciel et
» nous? Où sont les preuves de sa mis-
» sion? L'Eternel, quand il lui plaît,
» fait gronder son tonnerre; il ne le

» dépose pas dans nos faibles mains.
» Voulez-vous connaître les vrais des-
» seins de votre dieu sur un être que
» l'erreur a frappé de stérilité? soulevez
» ces cheveux qui flottent sur son sein,
» contemplez ces signes de vie et de
» fécondité, et vous direz avec moi:
» Elle naquit pour être mère. Que vos
» regards tombent ensuite sur un mal-
» heureux dont ce prêtre préparait le
» supplice avant de le voir, de le
» connaître, de l'entendre: écoutez la
» vérité, et que vos craintes s'éva-
» nouissent.

» Peuple, je ne suis pas né parmi
» vos oppresseurs: ce sont eux que je
» fuyais quand je suis entré dans ce
» vallon. Comme vous, je déteste leurs
» crimes, comme vous, je connais les
» malheurs de vos ancêtres; plus d'une
» fois mes larmes ont coulées sur les
» pages de leur déplorable histoire;
» plus d'une fois cette main ve[illegible]a le

» sang péruvien par celui de ses enne-
» mis; et vous vous armeriez contre
» celui qui vous aimait sans vous con-
» naître, qui vous servait sans le savoir?
» Non...... vous nous rendrez à nous-
» mêmes; vous permettrez que nous
» cherchions loin de vous l'oubli de
» tant de maux. Le secret de votre asile
» est votre sûreté : il mourra dans mon
» sein; je le jure par l'honneur, par la
» nature, par toi, dont j'ai entrevu l'i-
» mage révérée, ô digne Las-Casas!
» tu fus aussi l'ami de leurs pères, et
» ils ne t'ont pas égorgé; ils ont adoré
» tes vertus, justifié tes bienfaits, ils en
» ont transmis la mémoire à leur der-
» nière postérité : que ton souvenir
» que j'invoque, nous protége et nous
» défende; que la tombe entr'ouverte
» se referme à ton nom; que la vie
» d'Azili et la mienne soient le prix de
» leur reconnaissance...... Peuple géné-
» reux et sensible, le vertueux apôtre

» de l'Inde a conservé ses droits sur
» vous : vous êtes émus, attendris.....
» Ah! vos mains resteront pures, et
» nous vivrons pour vous bénir ».

En effet, les grâces de ce jeune homme, son énergie et sa candeur, un ton de vérité que le mensonge n'imite qu'imparfaitement, avaient touché tous les cœurs. On se regardait, on se consultait, on ne savait que résoudre. « Loin d'être es-
» pagnol, disait-on, il se déclare leur
» ennemi; il ignorait les lois de Cayam-
» bur, il n'y cherchait qu'un refuge
» contre la mort, et le hasard a fait
» tout le reste : il serait affreux de sa-
» crifier ce jeune homme; il est incon-
» cevable que le pontife le poursuivre
» avec tant d'opiniâtreté ».

Villuma, habile à saisir ce qui était contraire à ses vues, s'aperçut d'abord que le peuple penchait en faveur de Théodore. L'habitude du pouvoir arbitraire fondé par les lois de la persua-

sion, lui faisait supporter avec impatience toute espèce de contradiction : cependant il sentit que pour combattre avec avantage un vœu qui paraissait général, il fallait feindre d'abord d'y accéder. « Qui pourrait, dit-il, se défendre de cette émotion que j'aime à » partager avec vous? Qui résisterait à » ce langage qui parle au cœur, qui le » pénètre et le subjugue? Ah! la clémence est le premier des plaisirs, et » la plus douce des vertus. Heureux » qui peut ouvrir son ame à cette jouissance céleste! qui, ne redoutant rien » pour soi, se livre tout entier au » charme qui l'entraîne! qui peut se » dire enfin : J'ai essuyé les larmes d'un » malheureux, et, voulût-il me tromper, » il n'en a pas la puissance? Peuple, » est-ce là votre position? C'est ce » qu'il faut au moins examiner. J'ai » consacré ma vie entière à votre félicité; un inconnu n'effacera pas en un

» moment quinze ans de travaux : vous
» ne refuserez pas d'entendre votre
» père.

» Ce jeune homme a, dit-il, com-
» battu vos ennemis, il les fuit, il les
» déteste, il vous aime comme Las-
» Casas, il vous servira comme lui : où
» sont les preuves de ses exploits, et
» quels services peut-il vous rendre?
» Je veux croire cependant à la vérité
» de ses discours; j'oublie les expres-
» sions outrageantes que lui a arrachées
» le malheur; je respecte l'intérêt qu'il
» vous inspire, et je lui laisse la vie;
» quel parti prendra votre prudence?
» Déjà il a justifié les craintes que je
» vous ai exprimées aujourd'hui. Le
» garder dans ce vallon, c'est compro-
» mettre vos autels, sur lesquels il vient
» de porter une main hardie, c'est li-
» vrer à ses transports l'innocence de
» vos vierges; et celui qui a méprisé
» leurs vœux, respectera-t-il vos épou-

» ses? Votre faiblesse enfin lui livre-
» ra-t-elle à-la fois votre culte, ses mi-
» nistres, les mœurs publiques et pri-
» vées? Je vous estime trop pour le
» craindre.

» Vous allez donc le renvoyer, com-
» mettre votre salut à sa discrétion;
» mais la jeunesse est faible, et vos en-
» nemis sont adroits. S'ils le rencon-
» trent en sortant de ce vallon, qu'ils
» veuillent le punir d'avoir brisé ses
» fers, aura-t-il le courage de se taire,
» certain de les désarmer en leur mon-
» trant de l'or? Que dis-je, ne les pré-
» viendra-t-il point, ne s'unira-t-il pas
» à eux pour venger la parjure Azili,
» et quel est le terme où s'arrêtera le
» carnage? Mais dût-il vous garder sa
» foi, vous devez craindre qu'il ne la
» trahisse. Vous réduirez-vous à vivre
» dans de continuelles alarmes? la vie
» d'un seul peut-elle entrer dans la ba-
» lance avec le repos de tous? Ah!

» quand les Européens ont exterminé
» des millions d'hommes, ont-ils daigné
» examiner s'ils étaient innocens ou cou-
» pables? Ils vous ont donné l'exem-
» ple de la férocité, et vous craignez
» d'être justes! Les mânes de vos
» pères vous demandent votre conser-
» vation, et ils ne sont point écoutés:
» ces mânes augustes se précipitent
» dans cette enceinte, ils entourent, ils
» pressent les victimes, ils s'indignent
» de votre incertitude, de votre len-
» teur...... Appaisez-vous, ombres sa-
» crées, vos enfans exécuteront votre
» arrêt; encore un moment, et vous
» serez satisfaites.

» La nuit commence à déployer ses
» voiles. Que leurs épaisses ténèbres
» vous dérobent le sang que va verser
» votre sage prévoyance. Allez, prépa-
» rez tout sous ce bois sacré; que votre
» dieu, rentré dans sa brillante carrière,
» ne retrouve que le souvenir de la

» vierge infidèle et de son criminel » amant ».

L'esprit du peuple est un roseau que les vents battent tour à tour, et qu'ils font plier à leur gré. Théodore voulut parler encore; on refusa de l'entendre. Des liens de coton serrèrent fortement ses membres, et froissèrent ceux de la faible et délicate Azili. On les conduisit tous deux dans le bois sacré, on apprêta leur supplice au pied du tombeau même qu'ils avaient, disait-on, profané, et les Incas les environnèrent, l'arc tendu, et la flèche ajustée.

Tant que leur sort avait été incertain, Elina et Méloë n'avaient pas senti de remords. A peine ces malheureux furent-ils condamnés, que les yeux de ces jeunes vierges s'ouvrirent, et leur zèle barbare s'éteignit au premier cri de l'humanité. Repentantes, éplorées, elles se prirent la main, elles descendirent en silence au lieu où l'on gardait les victi-

mes; elles s'arrêtèrent à une certaine distance, et les regardèrent avec compassion. « Les voilà, ces malheureux! » — Ils sont accablés! — Ils vont mourir! — Et c'est nous qui leur ôtons » la vie! — Ils me font un mal.... — » Ah! oui.... bien mal ». Elles cachent dans le sein l'une de l'autre leurs larmes et leurs regrets, et Méloë reprend d'une voix entrecoupée: « Envoyer à la mort » sa compagne, son amie! — Parce » qu'elle a été sensible! — Les tigres » même le sont quelquefois. — Mal» heureuses! qu'avons-nous fait? — » C'est toi qui l'as voulu. — J'ai cru » servir mon dieu. — Serait-il dieu, s'il » n'était bon? — Lui seul au moins a le » droit de punir. — Qui sommes-nous, » pour nous charger de sa vengeance? » — Elina, j'éprouve des remords. — » Et moi, Méloë, et moi? — Tu n'as » rien de plus à me dire? — Je vou» drais parler, et je n'ose. — Que peux-

» tu craindre de ta Méloë? — Nous
» allons nous exposer. — Hé! qu'im-
» porte? Avons-nous balancé pour les
» perdre! — Tu connais la sévérité
» du grand-prêtre! — Je ne connais que
» les malheureux que j'ai faits. — Ah!
» oui, nos cœurs s'entendent..............
» Nous avons fait le mal, il faut le ré-
» parer ». Et ces aimables enfans s'em-
brassent avec transport. « Le réparer,
» reprend Elina? mais quel moyen?.....
» Je ne sais, répond tristement Méloë.
» Ni moi, dit Elina, plus tristement
» encore. — Ils sont condamnés..........
» enchaînés. — Gardés de près. — Ré-
» fléchissons, cherchons. — Hé! nous
» n'avons qu'un moment, et je ne
» trouve que des larmes. — Dieu de
» clémence, inspire-nous »; et elles
tombent à genoux ensemble, les bras
élevés vers le ciel.

Elina est la plus âgée; pure comme
l'onde qui rafraîchit ses attraits, c'est

un bouton de rose qu'aucun souffle n'a flétri encore; mais l'innocence peut s'allier à la vivacité, la vivacité est fille de l'imagination, et une imagination vive n'est jamais sans ressource. Elina se lève tout-à-coup, elle affecte les signes de la plus grande frayeur : la simple Méloë la regarde, et attend. Elina court vers les gardes de Théodore et d'Azili; sa démarche chancelante, son œil troublé, son sein palpitant, la pâle clarté des flambeaux rendent l'illusion complète. « Ils sont entrés, dit-elle d'une voix al- » térée, ils sont dans ce vallon. Qui » donc, reprend le chef des Incas? — » Les européens qui poursuivaient ce » traître. — Hé! par où sont-ils entrés? » la garde de la caverne n'a pas quitté » son poste ». Elina interdite, ne sait que répondre, mais sa compagne a saisi son idée : « Des machines in- » connues, poursuit-elle, les ont en- » levés à la cime de la montagne; ils

» approchent..... J'entends leur voix.....
» écoutez, écoutez ». Les Incas se troublent, Elina se remet : « Les voilà, les
» voilà, dit-elle, les voyez-vous?.........
» voyez-vous briller le fer à la lumière
» de l'astre de la nuit? Courez, rassem-
» blez-vous autour du grand-prêtre,
» combattez, sauvez votre pays..........
» Je succombe, je me meurs. A moi,
» Espagnols, sauvez Azili; à moi, s'é-
» crie Théodore, trompé comme ses
» gardes ». A ce cri d'une extrême vérité, les Incas jettent des armes qui n'ont jamais été dans leurs mains qu'un inutile ornement, ils se dispersent, ils répandent l'alarme dans Cayambur. Ceux qui veillent à l'entrée de la caverne ne savent que penser de la confusion qui paraît régner dans l'éloignement : leur inquiétude est d'autant plus forte qu'elle n'a pas d'objet déterminé. Ils tremblent pour leurs femmes, leurs amantes, leurs mères, leurs enfans; ils

se débandent, ils interrogent; ils partagent la terreur commune, ils la portent dans les asiles où elle n'a pas pénétré encore : le désordre est au comble. Quelques-uns de ces hommes courageux, tels que la nature en produit partout, se rassemblent, forment un cercle au milieu duquel ils ont mis leurs familles, et attendent la mort sans autre espoir que de périr avant des objets si chers : ils ne savent qu'opposer à des ennemis qu'on leur a peints comme des êtres privilégiés, féroces par instinct, domptant tout, jusqu'à des monstres qui combattent sous eux, et disposant à leur gré de la foudre.

Elina et Méloé ont profité de la consternation générale : les liens d'Azili et de Théodore sont rompus. « Saisissez » le moment, leur disent les jeunes » vierges; allez, fuyez, et que le ciel » veille sur vous ». Elles rentrent dans le temple, certaines de n'avoir pas été

reconnues par les Incas, auxquels les ont dérobées leur voile épais et les ténèbres.

Théodore passe subitement de la dernière consternation à l'espoir de conserver Azili. Une hache se trouve sous ses pieds, il la saisit d'une main, de l'autre il aide, il soutient, il porte la tendre vierge : le souterrain est son unique issue; il croit qu'il est gardé; mais il a une arme enfin, de la valeur, et ses adversaires sont amolis par des siècles de repos. Décidé à disputer, à emporter le passage, la hache à la main, il arrive, avec Azili, à l'entrée de la caverne.......... O suprise! elle est abandonnée. « Il est une providence, s'é» crie-t-il, l'accès du souterrain est » libre. Ne crains pas de t'y engager » avec moi; l'innocence est sous la » sauve-garde de l'honneur. Je t'es» time, je t'aime trop pour te crain» dre, répond elle »; et ce couple intéressant

téressant s'enfonce dans les entrailles de la terre, sans penser à ce qu'il deviendra : le présent est tout pour les amans. Azili ne voit que Théodore échappé au trépas; Théodore ne croit pas que les espagnols assassinent de sang-froid une femme : il s'oublie pour ne s'occuper que d'elle. « Qu'elle vive et que je » meure, se disait-il en la guidant ».

Cependant un bruit extraordinaire a pénétré les murailles du palais de Villuma, toujours inquiet tant que Théodore respire. Le pontife sort, et la renommée, qui exagère toujours, lui annonce que le sang indien a coulé, et que la colonie est perdue. Villuma ne conçoit rien à cette attaque inopinée, mais il est de son devoir de ne rien négliger. Il dépouille ses habits pontificaux, il s'arme à la hâte; il sort, il veut s'assurer si sa dernière heure a sonné, ou si une terreur panique s'est emparée de ses sujets.

Villuma, obligé à un extérieur réservé, à ce silence que le vulgaire prend pour la profondeur, à ce froid orgueil qu'on appelle majesté, Villuma se dédommageait dans la méditation, de la contrainte que son rang lui imposait en public C'est en méditant, qu'il avait découvert ces vérités sublimes qui lui faisaient sentir le néant de son culte, qu'il avait étendu les facultés de son ame, qu'il s'était convaincu que la vie d'un souverain n'est quelque chose qu'autant qu'elle est utile ou glorieuse. Fort de ces principes, soutenu par ces grandes idées, il marchait d'un pas égal et ferme; il appelait, il voulait interroger ceux qu'il pouvait reconnaître; on ne l'entend pas, on lui répond moins encore. Villuma croit à son tour qu'on ne l'a pas abusé par des récits mensongers; il ne pense plus qu'à mourir comme il a vécu. Il apperçoit un gros d'Indiens, il les prend pour des espa-

; il se précipite au milieu d'eux,
naît les braves qui font de leurs
rempart à leur famille. On
on s'entend; il leur re-
résignation inutile à leur
eux; il leur représente que
ne qui brave la mort, est toujours
maître de vaincre; il les encourage, il fait passer dans les cœurs l'énergie qui anime le sien : ce n'est plus un prêtre qui parle, c'est un héros qui persuade, qui entraîne. On se forme un corps de troupes, on le suit, on avance; les fuyards qu'il rencontre se réunissent à lui; ces Péruviens si doux, si timides, se croient devenus soldats en l'écoutant. Sa confiance, sa tranquillité rassurent les femmes, les enfans, les vieillards; le tumulte cesse, l'ordre renaît; on passe le reste de la nuit à parcourir, à fouiller le bois, la plaine, les rochers, aucun réduit n'échappe à la vigilance de Villuma : il est convaincu enfin qu'il

n'est pas entré de nouveaux ennemis dans le vallon.

Il remonte à la source des craintes chimériques qui ont abusé tout un peuple. Les Incas accusent deux prêtresses qu'ils ne peuvent nommer : Villuma court précipitamment au lieu où il avait laissé Théodore et Azili, il ne trouve que leurs liens.

Il jugea qu'on avait répandu cette fausse alarme pour faciliter la fuite des deux captifs. Dans un temps plus calme, il eût peut-être recherché les coupables, mais de plus grands intérêts l'occupaient en ce moment : il était question du salut de tous, et non de sacrifier à de vains préjugés deux filles innocentes ou criminelles. Il prévoyait qu'à l'aspect des habits d'Azili, éclatans d'or et d'argent, les Espagnols devineraient les richesses que recélait Cayambur, et qu'ils feraient tout pour les conquérir. Il comptait peu sur le courage du plus

grand nombre des Péruviens : il jugea que l'unique moyen de les soustraire à la férocité de leurs ennemis, était d'abandonner sans retour cette idée si douce d'habiter encore la plaine de Quito, ce berceau de leurs pères. Il assemble les chefs qui commandaient sous lui : « Prenez, leur dit-il, les Péruviens » qui sont sous vos ordres; qu'on déta» che des roches entières de la monta» gne, qu'on les roule vers le souter» rain, qu'elles s'y enfoncent, qu'elles » s'y entassent, nous n'avons plus d'au» tre espoir, nous et nos descendans, » que de vivre et de mourir ici ».

Les espagnols qui avaient suivi les traces de Théodore, avaient inutilement attendu pendant une partie de la journée, qu'il vînt se livrer à eux. Trois des leurs, plus impatiens ou plus hardis que les autres, s'étaient hasardés à entrer dans la caverne; ils allèrent même assez loin, et ils conservèrent ce sang-

froid si nécessaire pour bien observer. Théodore, qui ne se trouvait pas, un vent frais qui siffla devant eux dans les détours du souterrain, les convainquirent qu'il y avait une autre issue. Où conduisait-elle ? Il n'était pas probable que ce fût à des lieux habités : la terre qu'ils foulaient habituellement, avait fourni des monceaux d'or; celle qu'ils pouvaient découvrir, renfermerait peut-être quelque mine nouvelle qui les enrichirait à jamais. Ils ne crurent pas devoir s'exposer en aussi petit nombre, à tenter d'y pénétrer; ils retournèrent vers leurs compagnons, dont le secours leur était nécessaire, et ils déclarèrent ce qu'ils avaient conjecturé.

Deux partis se présentèrent à l'instant à leur imagination : le premier, qu'ils devaient préférer, était de travailler pour leurs propres intérêts, et de partager l'or entre eux, s'il s'en trouvait dans l'intérieur du mont. Mais ce parti

entraînait des inconvéniens qui ne leur échappèrent point : la difficulté de se dérober souvent de leur citadelle, sans être remarqués, la possibilité d'être suivis, découverts et punis avec la dernière rigueur, les firent renoncer à ce dessein. Le second parti, moins avantageux, mais plus sûr, était de se faire auprès de leur commandant un mérite de leur fidélité; de lui déclarer ce qu'ils avaient vu, et d'attendre de lui, si le succès répondait à leurs espérances, un avancement et des récompenses pécuniaires qui, d'après l'usage, seraient en proportion des richesses qu'on aurait découvertes. Ce fut à quoi ils se déterminèrent unanimement : ils détachèrent une partie des leurs pour se rendre à la forteresse; les autres demeurèrent à l'entrée de la caverne.

Théodore et Azili avançaient péniblement. Théodore marchait devant la jeune vierge; une de ses mains tenait

celle d'Azili, son second bras, étendu, cherchait les pointes de roches qui saillaient de toutes parts, et en garantissait son amante. Qui ne croirait qu'une fille élevée et nourrie dans l'abondance, respectée et chérie, renonçant à ces avantages, passant tout-à-coup à des mœurs étrangères, pouvant craindre l'abandon, la misère et le mépris, y arrivant peut-être par un chemin fait pour glacer l'homme le plus ferme; qui ne croirait cette fille en proie à des réflexions sinistres, que chaque instant devait rendre plus douloureuses? Rien de tout cela ne se présente à son esprit. Elle sent, elle presse la main de Théodore; dans les endroits difficiles, elle est penchée sur lui; quelquefois, mais par hasard, leurs lèvres se rencontrent; presque toujours leurs haleines se confondent : c'est là le souverain bonheur. Azili n'en connaît, n'en soupçonne pas d'autre; loin d'elle toute idée d'infor-

tune, il n'en est pas pour qui sait bien aimer.

Théodore, avec plus d'expérience, devait être plus prévoyant. Il ne se dissimulait pas les risques qu'il y avait encore à courir. Il tenait Azili derrière lui, pour s'offrir le premier aux coups, si les Espagnols étaient encore sur la plate-forme; et il se flattait de pouvoir, avant de succomber, recommander au moins Azili à leur clémence. Quelquefois il espérait que, fatigués de l'inutilité de leurs recherches, ils seraient retournés à leur poste; qu'Azili descendrait sans peine par la route qu'ils avaient trouvée, et que son secours lui rendrait plus facile; qu'il éviterait aisément des forts dont il connaissait maintenant la situation; qu'il arriverait à Lima avec sa compagne, et qu'ils obtiendraient du vice-roi des secours que sa bienveillance passée semblait leur assurer encore. Quelquefois aussi ces espérances lui pa-

raissaient autant d'illusions : il s'y attachait cependant, c'était le seul moyen de soutenir son courage.

Déjà l'obscurité devient moins profonde; bientôt Azili et Théodore peuvent se voir et se sourire; la sortie du souterrain n'est qu'à vingt pas d'eux. Théodore s'arrête, il écoute, il regarde, il ne voit, il n'entend rien : les Espagnols couchés sous des arbustes, reposaient avec une sécurité qu'inspirent le nombre et la force; leurs armes étaient dispersées dans les environs. Théodore rassuré, sort de la caverne avec son Azili........ Il trébuche, il chancelle : ses pieds ont foulé un soldat espagnol, qui s'éveille en appelant ses camarades. Ceux-ci se lèvent aussitôt, ils aperçoivent Azili....... « Il y a de l'or! s'écrient-» ils à-la-fois ».

Ils cherchent leurs fusils : Théodore veut leur parler, on ne lui en donne pas le temps; celui qu'il a trouvé sous ses pas

lui voit une arme, et l'attaque, le sabre à la main. Théodore le renverse d'un coup de hache, et saisit son coutelas. Azili terrifiée, fait un effort sur elle-même, elle tire son amant après elle, elle le pousse dans la caverne, elle y rentre après lui; il était temps : les Espagnols, furieux de la perte de leur camarade, ou cherchant simplement un prétexte pour se défaire d'un homme dont la garde retarderait l'exécution de leurs avides projets, les Espagnols font une décharge sur l'ouverture du souterrain..... Une roche couvrait heureusement le couple infortuné. Azili, plus alarmée encore, serre le bras de Théodore, elle l'entraîne, le conduit à son tour. « Suis-moi, lui dit-elle, je t'en » conjure; tu vas périr, et tu ne me » sauveras pas. Le secret de mon pays » est découvert, viens le protéger, le » défendre; faisons rougir les Péruviens

» d'un arrêt injuste; désarmons-les à
» force de grandeur. Tu connais à pré-
» sent les sinuosités de cette caverne,
» nous gagnerons les Espagnols de vî-
» tesse, on aura le temps de se concerter».
Théodore voyait la mort des deux cô-
tés; il espérait plus, pour Azili, des
Espagnols que des Péruviens; il résis-
tait. « Je t'ai immolé mon honneur et
» ma vie, reprit-elle, tu me sacrifieras
» ton ressentiment. — Je n'en ai plus,
» mon Azili. — Hé bien! choisis entre
» le salut de Cayambur et la mort obs-
» cure que te réservent les Espagnols;
» abandonne au fer meurtrier le sein
» d'une vierge qui t'adore, ou justifie
» ce qu'elle a fait pour toi. — Tu le
» veux, et tu crains que je balance! Les
» Péruviens ont été injustes, ils seront
» ingrats, peut-être; n'importe, je les
» servirai : ta patrie est la mienne, je
» n'en veux plus connaître d'autre. —

» Tu n'étais que mon amant, tu seras
» mon héros, notre dieu tutélaire, no-
» tre libérateur ».

Des coups de feu qui résonnent de loin en loin dans la partie inférieure du souterrain, leur annoncent qu'on les suit; ils se hâtent, ils avancent: insensiblement le bruit de l'explosion semble s'éloigner d'eux, ils sont certains de rentrer à Cayambur avant les Espagnols.

Ceux-ci avaient reçu de la forteresse un second détachement, au moment même où Théodore et Azili s'étaient jetés de nouveau dans le passage. Le commandant, après avoir entendu ceux qui lui étaient députés, avait aussitôt détaché vingt hommes armés, chargés de provisions, munis de flambeaux et d'instrumens propres à élargir le souterrain et à fouiller la terre. Il avait expédié un courrier à Quito, avec un paquet qui rendait compte au gouver-

neur, d'une tentative dont il n'attendait pas le moindre succès. Mais quel est l'officier qui ne soit jaloux de prouver à ses chefs son zèle pour l'agrandissement ou la splendeur de sa monarchie?

Ces vingt soldats apprirent des dix autres qu'une Péruvienne, couverte d'or, avait paru un instant sur la plate-forme qu'ils occupaient. Il n'était plus douteux que l'intérieur du mont ne fût habité, et le luxe de la prêtresse annonçait l'existence des arts, et par conséquent une population nombreuse. Les Espagnols n'étaient que trente, et la prudence leur défendait d'attaquer des hommes que l'esclavage n'avait pas dégradés comme les Péruviens de la plaine. Il était naturel d'envoyer une seconde députation au commandant du fort, et de l'engager à faire venir de Quito un corps assez considérable pour faire, sur les côtes de la

caverne, des excavations qui permissent d'avancer en colonne, et de traîner de l'artillerie c'était l'avis du grand nombre; mais un Espagnol, plus entreprenant que ses camarades, représenta qu'il serait absurde de laisser à leur commandant la gloire et les récompenses d'une expédition qui pouvait les enrichir et les immortaliser tous : il rappela que Pizare, avec une poignée de soldats, avait détruit l'empire du Pérou; que la circonférence même du mont n'annonçait qu'une faible peuplade, que trente Espagnols déterminés devaient effrayer d'abord par les armes, exterminer ou soumettre ensuite. Il ajouta que les Péruviens avaient, à la vérité, un Européen parmi eux, mais que cet homme ne pouvait leur donner en un jour la discipline et le courage. Il flattait deux passions toutes puissantes sur le vulgaire, l'ambition et l'avarice : il fut écouté, son

sentiment prévalut, et les trente Espagnols entrèrent dans le souterrain, disposés à se gorger de sang et d'or.

Cependant les Péruviens, animés par le discours et l'exemple du grand-prêtre, dont les craintes n'étaient que trop fondées, les Péruviens arrachaient de la terre les quartiers de roche qui, du temps de Capana, avaient comblé l'ouverture de la caverne. Ce travail, moins dur que celui qu'avait ordonné Villuma, n'était pourtant pas sans difficultés : il était peu avancé quand Théodore et Azili reparurent dans Cayambur.

Le premier qui les aperçoit, est le pontife, dont la sollicitude paternelle embrasse tous les objets à-la-fois Le fer brille dans la main de Théodore, et n'intimide pas le héros péruvien. « Suivez-moi, s'écrie-t-il en s'adressant » aux Incas; je me perds, mais je vous » donne les moyens de l'immoler......... » suivez-moi, je me précipite sur son

» arme. Arrête, lui dit tranquillement
» Théodore, tu m'as proscrit, et je
» viens te défendre : j'ai juré par Las-
» Casas, et je tiendrai mon serment ».
Les Péruviens, Villuma, étonnés, interdits, écoutent le récit du jeune homme. Ce n'est plus un malheureux obscur qu'on peut sacrifier sans regrets, c'est le vengeur du Pérou qu'on admire, qu'on caresse, à qui on cherche à faire oublier les outrages qu'il a reçus, dont on est prêt enfin à embrasser les genoux. « Hâtez-
» vous, leur dit Théodore, ils vont
» entrer dans ce vallon. Ils sont en petit
» nombre, on peut les vaincre, mais il
» faut oser les combattre. Péruviennes,
» je vous confie, je vous recommande
» Azili. Si je meurs en combattant pour
» vous, que sa vie soit au moins le prix
» de mon sacrifice. Brave jeune homme,
» reprend Villuma, toi que j'ai mé-
» connu, tu forces mon estime et mon
» admiration. Je n'ai que du courage;

» tu guideras mon inexpérience, tu
» m'apprendras à vaincre, comme tu
» m'apprends à pardonner ».

Théodore fait ses dispositions, et elles sont rapides comme les momens dont il peut disposer. Il ordonne qu'on se retire dans l'intérieur, et qu'on laisse pénétrer les Espagnols. Il prend cent des braves qui voulaient mourir, la nuit précédente, avant de voir massacrer leurs femmes et leurs enfans, il se charge d'engager le combat, à leur tête. Il place Villuma, avec ce qui restait de Péruviens déterminés, dans un champ de maïs voisin de la caverne; il les y cache, et leur recommande de ne se montrer que quand ils entendront le bruit des armes : « Alors, leur dit-il, vous attaquerez les Espagnols par derrière,
» et vous leur couperez la retraite : de
» la résolution, et je réponds de la victoire ».

Il n'ignorait pas combien il était fa-

cile de défendre la sortie du souterrain; mais plus la défense des Péruviens eût été opiniâtre, et plus ils eussent couru de dangers. On n'eût pas manqué d'envoyer contre eux des forces considérables; il eût été impossible de résister à des ennemis familiers avec le jeu des mines : il fallait donc attirer ceux-ci dans le vallon, empêcher qu'il en échappât aucun, et laisser croire aux leurs qu'ils étaient péris par accident ou de misère.

Les Péruviens ignoraient l'art funeste de la guerre; ils n'en sentirent pas moins l'avantage de l'ordre de bataille arrêté par Théodore : leur confiance en lui fut aveugle, et ils lui obéirent sans réserve.

Les Espagnols étaient parvenus à l'ouverture du souterrain; la beauté du pays les frappa, la solitude qui paraissait régner autour d'eux, les enhardit : ils avancent. La terre qu'on venait de fouil-

ler, renferme des parcelles d'or; les têtes s'enflamment, les difficultés disparaissent : chacun d'eux se croit un Pizare. Ils se forment en corps de bataille, ils se serrent : le fusil haut et le doigt sur la détente, ils marchent vers les premières habitations.

Théodore avait jugé que la fermeté des Péruviens se dissiperait bientôt s'il les laissait long-temps exposés au feu. Il les avait rangés derrière un bâtiment; il soutenait leur énergie par des discours pleins de feu, et il attendait, pour attaquer, que l'ennemi fût assez près pour n'avoir pas le temps de recharger ses armes.

Les Espagnols, étonnés de ne voir paraître personne, crurent enfin qu'ils avaient été découverts à leur tour, et ils craignirent que ce profond silence ne couvrît quelque piége. Ils tinrent entre eux une espèce de conseil de guerre, et ils se décidèrent à rétrograder, à se

retrancher, s'il était possible, et à se ménager, avec prudence, la connaissance du pays. Théodore, dont ils n'étaient qu'à trente pas, les observait; il pénétra un projet qui allait déjouer son plan : il parut avec les siens, et chargea brusquement les Espagnols, qui avaient quitté leurs rangs pour délibérer. Ils les reprirent à l'instant, et firent feu sur les Péruviens; mais le mouvement s'opéra avec tant de précipitation, que très-peu de coups portèrent. Théodore s'élança, le sabre à la main; ses braves volèrent sur ses pas, on se joignit, on s'attaqua corps à corps. Si le feu de l'ennemi n'était plus à craindre, la baïonnette, toujours redoutable, fit d'abord un ravage affreux: quelques espagnols avaient péri, mais les autres se battaient en déterminés. Les Péruviens, effrayés des flots de sang qui coulaient, se débandèrent en décochant des flèches qui n'arrêtèrent ni la marche, ni les progrès de

leurs adversaires. Théodore fit de vains efforts pour les rallier ; il désespéra de sa fortune, et voulant terminer cette suite de malheurs, il se jeta, tête baissée, au milieu des Espagnols : c'en était fait de lui, si Villuma n'eût attaqué avec impétuosité. Les ennemis épouvantés ne surent de quel côté faire face : ceux qu'ils avaient mis en déroute revinrent à la charge avec une nouvelle fureur ; les Espagnols, presque de toutes parts, succombent sous le nombre ; on ne fait quartier à personne, et tous meurent comme auraient dû périr les soldats de Cortez et de Pizare.

Cet avantage sur ces Européens jusqu'alors réputés invincibles, éleva à ses propres yeux un peuple qui se considéra comme le vengeur de ses ancêtres. Il chérit, il révéra Théodore, qui avait dirigé ses premiers exploits ; c'était un second Las-Casas, c'était un dieu descendu parmi eux pour le salut de

Cayambur. On le mit sur un palanquin couvert d'un drap d'or; des prêtres le portèrent sur leurs épaules : le peuple le suivait en le comblant de bénédictions. Azili, les vierges, les épouses sortirent du temple, où elles imploraient la protection de leur dieu; elles accourent au-devant du vainqueur des Espagnols; elles sèment des fleurs, elles brûlent des parfums devant lui. Azili, fière de son amant, marchait à côté du palanquin; Théodore la regardait tendrement, et semblait lui dire : c'est pour toi que j'ai vaincu. L'œil touchant d'Azili semblait répondre : je serai ta récompense. On porte le héros dans le sanctuaire, on le place à côté de la statue de Las-Casas, et le nom de Théodore est consacré avec celui du vertueux apôtre de l'Inde.

Ces honneurs extraordinaires annonçaient une exaltation qui ne pouvait manquer d'amener des réflexions sur le



passé. On se rappela avec quelle chaleur Villuma avait poursuivi l'homme à qui l'on devait tout; des esprits remuans murmurèrent hautement contre le grand prêtre: les uns attribuaient à une cruauté réfléchie les mesures qu'avait ordonnées sa prudence; d'autres l'accusaient d'avoir voulu perdre un héros dont il avait démêlé les qualités brillantes, et qui alarmait son ambition; le plus grand nombre lui reprochait d'avoir surpris aux Péruviens une sentence de mort qui les déshonorait. Quand le peuple a franchi la ligne qui le sépare de l'insubordination et de la licence, il recule, au gré de ses passions, les bornes établies par le contrat social. On ne proposait pas moins que de proscrire Villuma à son tour; les plus modérés voulaient qu'on séparât le sacerdoce de l'empire, et que l'autorité fût confiée à Théodore.

Villuma informé de ce qui se tramait

mait contre lui, se flatta que sa présence en imposerait encore. Il parut au milieu des factieux; il parla avec cette dignité, ce calme qui ne l'abandonnait jamais. On lui répondit par des imprécations: les plus animés portèrent la main sur lui; on lui arracha sa couronne et les autres attributs de la royauté.

Théodore était auprès d'Azili, il oubliait ses lauriers, effacés par la beauté et les grâces; il apprend quel danger menace Villuma, il va se présenter au peuple. La foule s'ouvre devant lui, il entre dans l'enceinte, il voit le pontife disgracié, et grand encore de sa propre grandeur; il veut percer jusqu'à lui. Un péruvien l'arrête, et, le genou en terre, lui offre le diadême. « Jeune » héros, lui dit-il, reçois l'hommage de » tout un peuple : puisse sa reconnais» sance te faire oublier qu'il fut in» juste envers toi »! . . . . . .

Villuma ne conçoit pas qu'on puisse

refuser un trône et l'occasion de se venger d'un ennemi capital; il sent l'étendue de son malheur, et il ose braver son fortuné rival : « Ne crois pas, lui » dit-il, que je m'abaisse à te demander » grâce; ne crains pas même que j'essaie de ramener à moi un peuple, un » peuple qui ne mérite que mon indi- » gnation et mon plus profond mépris. » Mon sort est dans tes mains; voyons » comment tu sais user de la fortune. » Je vais te l'apprendre, répond Théo- » dore, en prenant la couronne des » mains du péruvien ; tu chéris ton » peuple, tu as craint pour sa sûreté, tu » lui sacrifiais un homme qui devait te » paraître suspect; tu sais gouverner, » tu sais combattre, et je sais te res- » pecter ».

Théodore remet la couronne sur la tête de Villuma; on s'étonne, on s'écrie............ « Peuple, reprend le jeune » homme, voilà votre pontife et votre

» roi : loin de lui ravir son autorité,
» je prétends la défendre. Que dis-je?
» vous ne me contraindrez pas à m'ar-
» mer contre mes amis, ou à me dés-
» honorer par une lâche usurpation.
» Vous réparerez un moment d'er-
» reur, et vous mériterez le pardon
» que Villuma ne refusera pas à mes
» prières ». Un silence profond règne dans l'assemblée; le modeste refus de Théodore éclaire les esprits, que gagne sa générosité; confus, humilié, on se sépare, on se disperse; il ne reste que le souvenir d'un orage qui menaçait de tout engloutir.

La nécessité rapproche les hommes en apparence les plus éloignés. Villuma est dans les bras de Théodore, il le presse contre son sein : « De tels pro-
» cédés, lui dit-il, ne m'humilient point;
» je me sens assez grand pour vous de-
» voir tout. Oui, vous serez mon ami,
» mon conseil et ma force; vous m'ai-

» derez à porter le fardeau de l'état ».

Il ne suffisait pas d'avoir détruit les Espagnols, il fallait que ceux qui étaient restés dans le fort, ne pussent éclaircir les soupçons que devait faire naître la longue absence de leurs camarades. Si on se bornait à fermer l'ouverture supérieure de la caverne, ils ne manqueraient pas de la rouvrir à force de poudre : Théodore imagina de leur dérober l'entrée inférieure, que personne ne pourrait plus leur indiquer. Des pierres couvertes de mousse furent poussées au dehors ; les intervalles furent remplis d'une terre à laquelle le soleil donna bientôt une apparence de vétusté : le tout fut tellement lié avec le corps de la montagne, que le rapport fait au commandant ne devait paraître qu'une fable.

Il ne restait qu'à prononcer sur le sort d'Azili : sans doute on n'en voulait plus à sa vie ; mais elle prétendait au

bonheur. Villuma la favorisait, Théodore pouvait tout sur le peuple; pour prix de ses services, il demanda sa main: « Votre dieu ne veut être servi que » par des cœurs libres, dit-il, le sien » ne l'est pas, les autels la repoussent; » rendez-la à sa mère et à son amant: » alors vous serez quittes envers moi, » et je resterai parmi vous. J'adopterai » vos mœurs, je me soumettrai à vos » usages; ce sont ceux d'Azili, elle me » les rendra chers ».

Cette proposition attaquait directement le culte; on n'osait ni la combattre, ni s'y rendre. Villuma concilia tout: il proposa qu'on ne pût à l'avenir se vouer aux autels qu'à cet âge où l'on voit clair dans son cœur, et que celles qu'avait abusées un zèle prématuré, rentrassent dès ce moment dans la société. Cette loi fut unanimement admise; Théodore et Azili jurèrent de s'aimer toujours, et furent fidèles à ce serment.

Ah ça, monsieur l'auteur, puisque Théodore est resté enfermé là dedans avec son Azili, dites-moi un peu comment vous avez su tout cela? — Comment je l'ai su, monsieur le lecteur?.... Ma foi, je crois que je l'ai rêvé; je rêve aussi, je crois, que j'ai fait de ce conte un drame que mon ami Bruni a mis en musique, et que mes amis du théâtre Feydeau joueront incessamment.

FIN.



